

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Lettres d'une jeune péruvienne [Document électronique] / [par Mme de
Graffigny]

LETTRE O

p17

*aza, mon cher Aza ! Les cris de ta tendre Zilia,
tels qu' une vapeur du matin, s' exhalent, et sont
dissipés avant d' arriver jusqu' à toi ; en vain je
t' appelle à mon secours, en vain j' attends que tu
viennes briser les chaînes de mon esclavage :
hélas ! Peut-être les malheurs que j' ignore
sont-ils les plus affreux ! Peut-être tes maux
surpassent-ils les miens !*

*La ville du soleil, livrée à la fureur d' une
nation barbare, devrait faire couler mes larmes ; et
ma douleur, mes craintes, mon désespoir ne sont
que pour toi.*

*Qu' as-tu fait dans ce tumulte affreux, chère
âme de ma vie ? Ton courage t' a-t-il été funeste
ou inutile ? Cruelle alternative ! Mortelle
inquiétude !*

p18

*ô mon cher Aza ! Que tes jours soient sauvés, et
que je succombe, s' il le faut, sous les maux qui
m' accablent !*

*Depuis le moment terrible (qui aurait dû être
arraché de la chaîne du temps et replongé dans
les idées éternelles), depuis le moment d' horreur
où ces sauvages impies m' ont enlevée au culte du
soleil, à moi-même, à ton amour, retenue dans
une étroite captivité, privée de toute communication
avec nos citoyens, ignorant la langue de
ces hommes féroces dont je porte les fers, je*

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

n' éprouve que les effets du malheur sans pouvoir en découvrir la cause. Plongée dans un abîme d' obscurité, mes jours sont semblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d' être touchés de mes plaintes, mes ravisseurs ne le sont pas même de mes larmes ; sourds à mon langage, ils n' entendent pas mieux les cris de mon désespoir.

Quel est le peuple assez féroce pour n' être point ému aux signes de la douleur ? Quel désert aride a vu naître des humains insensibles à la voix de la nature gémissante ? Les barbares ! Maîtres du yalpor, fiers de la puissance d' exterminer, la cruauté est le seul guide de leurs actions. Aza, comment échapperas-tu à leur fureur ? Où es-tu ?

p19

Que fais-tu ? Si ma vie t' est chère, instruis-moi de ta destinée.

Hélas ! Que la mienne est changée ! Comment se peut-il que des jours si semblables entre eux aient par rapport à nous de si funestes différences ? Le temps s' écoule, les ténèbres succèdent à la lumière, aucun dérangement ne s' aperçoit dans la nature ; et moi, du suprême bonheur je suis tombée dans l' horreur du désespoir, sans qu' aucun intervalle m' ait préparée à cet affreux passage. Tu le sais, ô délices de mon coeur ! Ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable devait éclairer le triomphe de notre union. à peine commençait-il à paraître, qu' impatiente d' exécuter un projet que ma tendresse m' avait inspiré pendant la nuit, je courus à mes quipos, et, profitant du silence qui régnait encore dans le temple, je me hâtai de les nouer, dans l' espérance qu' avec leur secours je rendrais immortelle l' histoire de notre amour et de notre bonheur. à mesure que je travaillais, l' entreprise me paraissait moins difficile ; de moment en moment cet amas innombrable de cordons devenait sous

p20

mes doigts une peinture fidèle de nos actions et de nos sentiments, comme il était autrefois l' interprète de nos pensées pendant les longs intervalles que nous passions sans nous voir. Tout entière à mon occupation, j' oubliais le

*temps, lorsqu' un bruit confus réveilla mes esprits
et fit tressaillir mon coeur.*

*Je crus que le moment heureux était arrivé, et
que les cent portes s' ouvraient pour laisser un
libre passage au soleil de mes jours ; je cachai
précipitamment mes quipos sous un pan de ma
robe, et je courus au-devant de tes pas.*

*Mais quel horrible spectacle s' offrit à mes yeux !
Jamais son souvenir affreux ne s' effacera de ma
mémoire.*

*Les pavés du temple ensanglantés, l' image du
soleil foulée aux pieds, des soldats furieux
poursuivant nos vierges éperdues et massacrant tout
ce qui s' opposait à leur passage ; nos mamas
expirantes sous leurs coups, et dont les habits
brûlaient encore du feu de leur tonnerre ; les
gémissemens de l' épouvante, les cris de la fureur
répandant de toutes parts l' horreur et l' effroi,
m' ôtèrent jusqu' au sentiment.*

p21

*Revenue à moi-même, je me trouvai, par un mouvement
naturel et presque involontaire, rangée derrière
l' autel, que je tenais embrassé. Là, immobile
de saisissement, je voyais passer ces barbares ;
la crainte d' être aperçue arrêtait jusqu' à
ma respiration.*

*Cependant je remarquais qu' ils ralentissaient
les effets de leur cruauté à la vue des ornemens
précieux répandus dans le temple ; qu' ils se
saisissaient de ceux dont l' éclat les frappait
davantage, et qu' ils arrachaient jusqu' aux lames
d' or dont les murs étaient revêtus. Je jugeai que le
larcin était le motif de leur barbarie, et que, ne
m' y opposant point, je pourrais échapper à leurs
coups. Je formai le dessein de sortir du temple,
de me faire conduire à ton palais, de demander
au capa-inca du secours, et un asile pour mes
compagnes et pour moi ; mais, aux premiers mouvemens
que je fis pour m' éloigner, je me sentis arrêter. ô
mon cher Aza, j' en frémis encore ! Ces impies
osèrent porter leurs mains sacrilèges sur la fille
du soleil.*

*Arrachée de la demeure sacrée, traînée ignominieusement
hors du temple, j' ai vu pour la première fois le seuil
de la porte céleste que je ne devais passer qu' avec
les ornemens de la*

p22

royauté. Au lieu des fleurs que l' on aurait semées sur mes pas, j' ai vu les chemins couverts de sang et de mourans ; au lieu des honneurs du trône que je devais partager avec toi, esclave de la tyrannie, enfermée dans une obscure prison, la place que j' occupe dans l' univers est bornée à l' étendue de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps fatigué par les tourmens de mon âme ; mais, cher soutien de ma vie, que tant de maux me seront légers, si j' apprends que tu respirez !

Au milieu de cet horrible bouleversement, je ne sais par quel heureux hasard j' ai conservé mes quipos. Je les possède, mon cher Aza ! C' est aujourd' hui le seul trésor de mon coeur, puisqu' il servira d' interprète à ton amour comme au mien ; les mêmes noeuds qui t' apprendront mon existence, en changeant de forme entre tes mains, m' instruiront de ton sort. Hélas ! Par quelle voie pourrai-je les faire passer jusqu' à toi ? Par quelle adresse pourront-ils m' être rendus ? Je l' ignore encore ; mais le même sentiment qui nous fit inventer leur usage nous suggérera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que soit le chaqui fidèle qui te portera

p23

ce précieux dépôt, je ne cesserai d' envier son bonheur. Il te verra, mon cher Aza ! Je donnerais tous les jours que le soleil me destine pour jouir un seul moment de ta présence. Il te verra, mon cher Aza ! Le son de ta voix frappera son âme de respect et de crainte : il porterait dans la mienne la joie et le bonheur. Il te verra certain de ta vie, il la bénira en ta présence, tandis qu' abandonnée à l' incertitude, l' impatience de son retour desséchera mon sang dans mes veines. ô mon cher Aza ! Tous les tourmens des âmes tendres sont rassemblés dans mon coeur : un moment de ta vue les dissiperait ; je donnerais ma vie pour en jouir.

LETTRE 2

Que l' arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais son ombre sur la famille du pieux citoyen qui a reçu sous ma fenêtre le mystérieux tissu de mes pensées, et qui l' a remis dans tes mains ! Que Pachacamac prolonge ses années

p24

en récompense de son adresse à faire passer jusqu' à moi les plaisirs divins avec ta réponse !

Les trésors de l' amour me sont ouverts ; j' y puise une joie délicieuse dont mon âme s' enivre. En dénouant les secrets de ton coeur, le mien se baigne dans une mer parfumée. Tu vis, et les chaînes qui devaient nous unir ne sont pas rompues. Tant de bonheur était l' objet de mes désirs, et non celui de mes espérances.

Dans l' abandon de moi-même, je ne craignais que pour tes jours ; ils sont en sûreté, je ne vois plus le malheur. Tu m' aimes, le plaisir anéanti renaît dans mon coeur. Je goûte avec transport la délicieuse confiance de plaire à ce que j' aime ; mais elle ne me fait point oublier que je te dois tout ce que tu daignes approuver en moi. Ainsi que la rose tire sa brillante couleur des rayons du soleil, de même les charmes que tu trouves dans mon esprit et dans mes sentimens ne sont que les bienfaits de ton génie lumineux ; rien n' est à moi que ma tendresse.

Si tu étais un homme ordinaire, je serais restée dans l' ignorance à laquelle mon sexe est condamné ; mais ton âme, supérieure aux coutumes, ne les a regardées que comme des abus ; tu en as franchi les barrières pour m' élever jusqu' à toi. Tu n' as pu souffrir qu' un être semblable au tien fût borné à

p25

l' humiliant avantage de donner la vie à ta postérité ; tu as voulu que nos divins amautas ornassent mon entendement de leurs sublimes connaissances.

Mais, ô lumière de ma vie ! Sans le désir de te plaire, aurais-je pu me résoudre à abandonner ma tranquille ignorance pour la pénible occupation de l' étude ? Sans le désir de mériter ton estime, ta confiance, ton respect, par des vertus qui fortifient l' amour, et que l' amour rend voluptueuses, je ne serais que l' objet de tes yeux ; l' absence m' aurait déjà effacée de ton souvenir.

Hélas ! Si tu m' aimes encore, pourquoi suis-je dans l' esclavage ? En jetant mes regards sur les murs de ma prison, ma joie disparaît, l' horreur me saisit, et mes craintes se renouvellent. On ne t' a point ravi la liberté, tu ne viens pas à mon secours ! Tu es instruit de mon sort, il n' est pas changé ! Non, mon cher Aza, ces peuples féroces que tu nommes espagnols ne te laissent pas aussi libre que tu crois l' être. Je vois autant de signes

*d' esclavage dans les honneurs qu' ils te rendent
que dans la captivité où ils me retiennent.
Ta bonté te séduit ; tu crois sincères les
promesses que ces barbares te font faire par leur
interprète, parce que tes paroles sont inviolables ;*

p26

*mais moi qui n' entends pas leur langage, moi
qu' ils ne trouvent pas digne d' être trompée, je
vois leurs actions.
Tes sujets les prennent pour des dieux, ils se
rangent de leur parti : ô mon cher Aza ! Malheur
au peuple que la crainte détermine ! Sauve-toi de
cette erreur, défie-toi de la fausse bonté de ces
étrangers. Abandonne ton empire, puisque Viracocha
en a prédit la destruction. Achète ta vie et
ta liberté au prix de ta puissance, de ta grandeur,
de tes trésors : il ne te restera que les dons de la
nature ; nos jours seront en sûreté.
Riches de la possession de nos coeurs, grands
par nos vertus, puissans par notre modération,
nous irons dans une cabane jouir du ciel, de la
terre et de notre tendresse. Tu seras plus roi en
régnant sur mon âme qu' en doutant de l' affection
d' un peuple innombrable : ma soumission à tes
volontés te fera jouir sans tyrannie du beau droit
de commander. En t' obéissant je ferai retentir ton
empire de mes chants d' allégresse ; ton diadème
sera toujours l' ouvrage de mes mains ; tu ne perdras
de ta royauté que les soins et les fatigues.
Combien de fois, chère âme de ma vie, t' es-tu
plaint des devoirs de ton rang ! Combien les
cérémonies*

p27

*dont tes visites étaient accompagnées t' ont-elles
fait envier le sort de tes sujets ! Tu n' aurais
voulu vivre que pour moi, craindrais-tu à présent
de perdre tant de contraintes ? Ne suis-je
plus cette Zilia que tu aurais préférée à ton
empire ? Non, je ne puis le croire, mon coeur n' est
point changé ; pourquoi le tien le serait-il ?
J' aime, je vois toujours le même Aza qui régna
dans mon âme au premier moment de sa vue ;
je me rappelle ce jour fortuné où ton père, mon
souverain seigneur, te fit partager pour la première
fois le pouvoir, réservé à lui seul, d' entrer
dans l' intérieur du temple ; je me représente le
spectacle agréable de nos vierges rassemblées,*

*dont la beauté recevait un nouveau lustre par
l'ordre charmant dans lequel elles étaient rangées,
telles que dans un jardin les plus brillantes fleurs
tirent un nouvel éclat de la symétrie de leurs
compartimens.*

*Tu parus au milieu de nous comme un soleil levant
dont la tendre lumière prépare la sérénité
d'un beau jour ; le feu de tes yeux répandait sur
nos joues le coloris de la modestie ; un embarras
ingénu tenait nos regards captifs ; une joie
brillante éclatait dans les tiens ; tu n'avais jamais
rencontré*

p28

*tant de beautés ensemble. Nous n'avions jamais
vu que le capa-inca : l'étonnement et le silence
régnaient de toutes parts. Je ne sais quelles
étaient les pensées de mes compagnes ; mais de
quels sentimens mon coeur ne fut-il point assailli !
Pour la première fois j'éprouvai du trouble, de
l'inquiétude, et cependant du plaisir. Confuse des
agitations de mon âme, j'allais me dérober à ta
vue ; mais tu tournas tes pas vers moi : le respect
me retint.*

*ô mon cher Aza ! Le souvenir de ce premier moment
de mon bonheur me sera toujours cher. Le son de ta
voix, ainsi que le chant mélodieux de nos hymnes,
porta dans mes veines le doux frémissement et le
saint respect que nous inspire la présence de la
divinité.*

*Tremblante, interdite, la timidité m'avait ravi
jusqu'à l'usage de la voix : enhardie enfin par la
douceur de tes paroles, j'osai élever mes regards
jusqu'à toi ; je rencontrai les tiens. Non, la mort
même n'effacera pas de ma mémoire les tendres
mouvemens de nos âmes qui se rencontrèrent et
se confondirent dans un instant.*

*Si nous pouvions douter de notre origine, mon
cher Aza, ce trait de lumière confondrait notre
incertitude. Quel autre que le principe du feu
aurait pu nous transmettre cette vive intelligence
des*

p29

*coeurs, communiquée, répandue, et sentie avec
une rapidité inexplicable !
J'étais trop ignorante sur les effets de l'amour*

pour ne pas m' y tromper. L' imagination remplie de la sublime théologie de nos cucipatas, je pris le feu qui m' animait pour une agitation divine ; je crus que le soleil me manifestait sa volonté par ton organe, qu' il me choisissait pour son épouse d' élite : j' en soupirai : mais, après ton départ, j' examinai mon coeur, et je n' y trouvai que ton image. Quel changement, mon cher Aza, ta présence avait fait sur moi ! Tous les objets me parurent nouveaux ; je crus voir mes compagnes pour la première fois. Qu' elles me parurent belles ! Je ne pus soutenir leur présence. Retirée à l' écart, je me livrais au trouble de mon âme, lorsqu' une d' entre elles vint me tirer de ma rêverie en me donnant de nouveaux sujets de m' y livrer. Elle m' apprit qu' étant ta plus proche parente, j' étais destinée à être ton épouse dès que mon âge permettrait cette union. J' ignorais les lois de ton empire ; mais, depuis

p30

que je t' avais vu, mon coeur était trop éclairé pour ne pas saisir l' idée du bonheur d' être à toi. Cependant, loin d' en connaître toute l' étendue, accoutumée au nom sacré d' épouse du soleil, je bornais mon espérance à te voir tous les jours, à t' adorer, à t' offrir des voeux comme à lui. C' est toi, mon cher Aza, c' est toi qui dans la suite comblas mon âme de délices en m' apprenant que l' auguste rang de ton épouse m' associerait à ton coeur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus ; que je jouirais sans cesse de ces entretiens si rares et si courts au gré de nos désirs, de ces entretiens qui ornaient mon esprit des perfections de ton âme, et qui ajoutaient à mon bonheur la délicieuse espérance de faire un jour le tien. ô mon cher Aza ! Combien ton impatience contre mon extrême jeunesse, qui retardait notre union, était flatteuse pour mon coeur ! Combien les deux années qui se sont écoulées t' ont paru longues, et cependant que leur durée a été courte ! Hélas ! Le moment fortuné était arrivé. Quelle fatalité l' a rendu si funeste ? Quel dieu poursuit ainsi l' innocence et la vertu ? Ou quelle puissance infernale nous a séparés de nous-mêmes ? L' horreur me saisit, mon coeur se déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza ! Mon cher Aza ! ...

p31

LETTRE 3

c' est toi, chère lumière de mes jours, c' est toi qui me rappelles à la vie. Voudrais-je la conserver, si je n' étais assurée que la mort aurait moissonné d' un seul coup tes jours et les miens ? Je touchais au moment où l' étincelle du feu divin dont le soleil anime notre être allait s' éteindre : la nature laborieuse se préparait déjà à donner une autre forme à la portion de matière qui lui appartient en moi ; je mourais : tu perdais pour jamais la moitié de toi-même, lorsque mon amour m' a rendu la vie, et je t' en fais un sacrifice. Mais comment pourrais-je t' instruire des choses surprenantes qui me sont arrivées ? Comment me rappeler des idées déjà confuses au moment où je les ai reçues, et que le temps qui s' est écoulé depuis rend encore moins intelligibles ?

à peine, mon cher Aza, avais-je confié à notre fidèle chaqui le dernier tissu de mes pensées, que j' entendis un grand mouvement dans notre habitation : vers le milieu de la nuit, deux de mes

p32

ravisseurs vinrent m' enlever de ma sombre retraite avec autant de violence qu' ils en avaient employé à m' arracher du temple du soleil. Je ne sais par quel chemin on me conduisit ; on ne marchait que la nuit, et le jour on s' arrêtait dans des déserts arides, sans chercher aucune retraite. Bientôt, succombant à la fatigue, on me fit porter par je ne sais quel hamac, dont le mouvement me fatiguait presque autant que si j' eusse marché moi-même. Enfin, arrivés apparemment où l' on voulait aller, une nuit ces barbares me portèrent sur leurs bras dans une maison dont les approches, malgré l' obscurité, me parurent extrêmement difficiles. Je fus placée dans un lieu plus étroit et plus incommode que n' avait jamais été ma première prison. Mais, mon cher Aza, pourrais-je te persuader ce que je ne comprends pas moi-même, si tu n' étais assuré que le mensonge n' a jamais souillé les lèvres d' un enfant du soleil ? Cette maison, que j' ai jugée être fort grande, par la quantité de monde qu' elle contenait ; cette maison, comme suspendue, et ne tenant point à la terre, était dans un balancement

continuel.

p33

*Il faudrait, ô lumière de mon esprit, que
Ticaiviracocha eût comblé mon âme, comme la
tienne, de sa divine science pour pouvoir
comprendre ce prodige. Toute la connaissance que
j' en ai, est que cette demeure n' a pas été construite
par un être ami des hommes ; car, quelques momens
après que j' y fus entrée, son mouvement continuel,
joint à une odeur malfaisante, me causa un mal si
violent, que je suis étonnée de n' y avoir pas
succombé : ce n' était que le commencement de mes
peines.*

*Un temps assez long s' était écoulé ; je ne souffrais
presque plus, lorsqu' un matin je fus arrachée
au sommeil par un bruit plus affreux que celui du
yalpor : notre habitation en recevait des ébranlemens
tels que la terre en éprouvera lorsque la lune,
en tombant, réduira l' univers en poussière.*

*Des cris qui se joignirent à ce fracas le rendaient
encore plus épouvantable ; mes sens, saisis d' une
horreur secrète, ne portaient à mon âme que l' idée
de la destruction de la nature entière. Je croyais
le péril universel ; je tremblais pour tes jours : ma
frayeur s' accrut enfin jusqu' au dernier excès à la
vue d' une troupe d' hommes en fureur, le visage
et les habits ensanglantés, qui se jetèrent en
tumulte*

p34

*dans ma chambre. Je ne soutins pas cet horrible
spectacle ; la force et la connaissance
m' abandonnèrent : j' ignore encore la suite de ce
terrible événement. Revenue à moi-même, je me
trouvai dans un lit assez propre, entourée de
plusieurs sauvages qui n' étaient plus les cruels
espagnols, mais qui ne m' étaient pas moins inconnus.
Peux-tu te représenter ma surprise en me trouvant
dans une demeure nouvelle, parmi des hommes
nouveaux, sans pouvoir comprendre comment ce
changement avait pu se faire ? Je refermai
promptement les yeux, afin que, plus recueillie
en moi-même, je pusse m' assurer si je vivais, ou
si mon âme n' avait point abandonné mon corps
pour passer dans les régions inconnues.*

*Te l' avouerai-je, chère idole de mon coeur ! Fatiguée
d' une vie odieuse, rebutée de souffrir des
tourmens de toute espèce, accablée sous le poids
de mon horrible destinée, je regardai avec
indifférence la fin de ma vie que je sentais
approcher : je refusai constamment tous les secours
que l' on m' offrait ; en peu de jours je touchai au*

*terme fatal, et j' y touchai sans regret.
L' épuisement des forces anéantit le sentiment ;*

p35

*déjà mon imagination affaiblie ne recevait plus
d' images que comme un léger dessin tracé par une
main tremblante ; déjà les objets qui m' avaient le
plus affectée n' excitaient en moi que cette
sensation vague que nous éprouvons en nous laissant
aller à une rêverie indéterminée ; je n' étais presque
plus. Cet état, mon cher Aza, n' est pas si fâcheux
que l' on croit : de loin il nous effraie, parce que
nous y pensons de toutes nos forces ; quand il est
arrivé, affaiblis par les gradations des douleurs
qui nous y conduisent, le moment décisif ne paraît
que celui du repos. Cependant j' éprouvai que
le penchant naturel qui nous porte durant la vie
à pénétrer dans l' avenir, et même dans celui qui
ne sera plus pour nous, semble reprendre de
nouvelles forces au moment de la perdre. On cesse de
vivre pour soi ; on veut savoir comment on vivra
dans ce qu' on aime.*

*Ce fut dans un de ces délires de mon âme que
je me crus transportée dans l' intérieur de ton
palais ; j' y arrivais dans le moment où l' on venait
de t' apprendre ma mort. Mon imagination me
peignit si vivement ce qui devait se passer, que
la vérité même n' aurait pas eu plus de pouvoir :
je te vis, mon cher Aza, pâle, défiguré, privé
de sentiment, tel qu' un lis desséché par la brûlante
ardeur du midi. L' amour est-il donc quelquefois*

p36

*barbare ? Je jouissais de ta douleur, je l' excitais
par de tristes adieux ; je trouvais de la douceur,
peut-être du plaisir à répandre sur tes jours
le poison des regrets ; et ce même amour qui me
rendait féroce déchirait mon coeur par l' horreur
de tes peines. Enfin, réveillée comme d' un profond
sommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante
pour ta vie, je demandai des secours, je revis la
lumière.*

*Te reverrai-je, toi, cher arbitre de mon existence ?
Hélas ! Qui pourra m' en assurer ? Je ne sais
plus où je suis ; peut-être est-ce loin de toi.
Mais, dussions-nous être séparés par les espaces
immenses qu' habitent les enfans du soleil, le*

*nuage léger de mes pensées volera sans cesse
autour de toi.*

LETTRE 4

*Quel que soit l' amour de la vie, mon cher Aza,
les peines le diminuent, le désespoir l' éteint. Le
mépris que la nature semble faire de notre être
en l' abandonnant à la douleur nous révolte d' abord ;
ensuite l' impossibilité de nous en délivrer*

p37

*nous prouve une insuffisance si humiliante, qu' elle
nous conduit jusqu' au dégoût de nous-mêmes.
Je ne vis plus en moi ni pour moi ; chaque instant
où je respire est un sacrifice que je fais à
ton amour, et de jour en jour il devient plus
pénible. Si le temps apporte quelque soulagement
à la violence du mal qui me dévore, il redouble
les souffrances de mon esprit. Loin d' éclaircir mon
sort, il semble le rendre encore plus obscur. Tout
ce qui m' environne m' est inconnu, tout m' est
nouveau, tout intéresse ma curiosité, et rien ne
peut la satisfaire. En vain j' emploie mon attention
et mes efforts pour entendre ou pour être entendue,
l' un et l' autre me sont également impossibles.
Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir
la source en dérobant à mes yeux l' impression
qu' ils recevaient des objets : je m' obstinai
quelque temps à les tenir fermés ; efforts
infructueux ! Les ténèbres volontaires auxquelles
je m' étais condamnée ne soulageaient que ma
modestie, toujours blessée de la vue de ces hommes
dont les services et les secours sont autant
de supplices ; mais mon âme n' en était pas moins
agitée. Renfermée en moi-même, mes inquiétudes
n' en étaient que plus vives, et le désir de
les exprimer plus violent. L' impossibilité de me
faire entendre répand encore jusque sur mes organes*

p38

*un tourment non moins insupportable que des douleurs
qui auraient une réalité plus apparente. Que cette
situation est cruelle !
Hélas ! Je croyais déjà entendre quelques mots
des sauvages espagnols ; j' y trouvais des rapports*

avec notre auguste langage ; je me flattais qu' en peu de temps je pourrais m' expliquer avec eux. Loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s' expriment avec tant de rapidité, que je ne distingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu' ils ne sont pas de la même nation ; et à la différence de leurs manières et de leur caractère apparent on devine sans peine que Pachacamac leur a distribué dans une grande disproportion les élémens dont il a formé les humains. L' air grave et farouche des premiers fait voir qu' ils sont composés de la matière des plus durs métaux : ceux-ci semblent s' être échappés des mains du créateur au moment où il n' avait encore assemblé pour leur formation que l' air et le feu. Les yeux fiers, la mine sombre et tranquille de ceux-là, montraient assez qu' ils étaient cruels de sang-froid ; l' inhumanité de leurs actions ne l' a que trop prouvé : le visage riant de ceux-ci, la douceur de leur regard, un certain empressement répandu sur leurs actions, et qui paraît être de la bienveillance, prévient en leur

p39

faveur ; mais je remarque des contradictions dans leur conduite qui suspendent mon jugement. Deux de ces sauvages ne quittèrent presque pas le chevet de mon lit : l' un, que j' ai jugé être le cacique à son air de grandeur, me rend, je crois, à sa façon, beaucoup de respects ; l' autre me donne une partie des secours qu' exige ma maladie ; mais sa bonté est dure, ses secours sont cruels, et sa familiarité impérieuse. Dès le premier moment où, revenue de ma faiblesse, je me trouvai en leur puissance, celui-ci, car je l' ai bien remarqué, plus hardi que les autres, voulut prendre ma main, que je retirai avec une confusion inexprimable ; il parut surpris de ma résistance, et, sans aucun égard pour la modestie, il la reprit à l' instant : faible, mourante, et ne prononçant que des paroles qui n' étaient point entendues, pouvais-je l' en empêcher ? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu' il voulut ; et depuis ce temps il faut que je la lui donne moi-même plusieurs fois par jour, si je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon désavantage. Cette espèce de cérémonie me paraît une superstition de ces peuples : j' ai cru remarquer que l' on y trouvait des rapports avec mon mal ; mais

il faut apparemment être de leur nation pour en sentir les effets, car je n'en éprouve que très-peu : je souffre toujours d'un feu intérieur qui me consume ; à peine me reste-t-il assez de force pour nouer mes quipos. J'emploie à cette occasion autant de temps que ma faiblesse peut me le permettre : ces noeuds, qui frappent mes sens, semblent donner plus de réalité à mes pensées ; la sorte de ressemblance que je m'imagine qu'ils ont avec les paroles me fait une illusion qui trompe ma douleur : je crois te parler, te dire que je t'aime, t'assurer de mes vœux, de ma tendresse ; cette douce erreur est mon bien et ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon ouvrage, je gémiss de ton absence ; ainsi, tout entière à ma tendresse, il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

Hélas ! Quel autre usage pourrais-je en faire ? ô mon cher Aza ! Quand tu ne serais pas le maître de mon âme, quand les chaînes de l'amour ne m'attacheraient pas inséparablement à toi, plongée dans un abîme d'obscurité, pourrais-je détourner mes pensées de la lumière de ma vie ? Tu es le soleil de mes jours, tu les éclaires, tu les prolonges ; ils sont à toi. Tu me chéris, je consens à vivre. Que feras-tu pour moi ? Tu m'aimeras : je suis récompensée.

LETTRE 5

Que j'ai souffert, mon cher Aza, depuis les derniers noeuds que je t'ai consacrés ! La privation de mes quipos manquait au comble de mes peines. Dès que mes officieux persécuteurs se sont aperçus que ce travail augmentait mon accablement, ils m'en ont ôté l'usage.

On m'a enfin rendu le trésor de ma tendresse ; mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reste que cette expression de mes sentimens ; il ne me reste que la triste consolation de te peindre mes douleurs : pouvais-je la perdre sans désespoir ? Mon étrange destinée m'a ravi jusqu'à la douceur que trouvent les malheureux de parler de leurs peines : on croit être plaint quand on est écouté : une partie de notre chagrin passe sur le visage de

*ceux qui nous écoutent ; quel qu' en soit le motif, il semble nous soulager. Je ne puis me faire entendre, et la gaiété m' environne.
Je ne puis même jouir paisiblement de la nouvelle*

p42

espèce de désert où me réduit l' impuissance de communiquer mes pensées. Entourée d' objets importuns, leurs regards attentifs troublent la solitude de mon âme, contraignent les attitudes de mon corps, et portent la gêne jusque dans mes pensées : il m' arrive souvent d' oublier cette heureuse liberté que la nature nous a donnée de rendre nos sentiments impénétrables, et je crains quelquefois que ces sauvages curieux ne devinent les réflexions désavantageuses que m' inspire la bizarrerie de leur conduite : je me fais une étude gênante d' arranger mes pensées, comme s' ils pouvaient les pénétrer malgré moi.

Un moment détruit l' opinion qu' un autre moment m' avait donnée de leur caractère et de leur façon de penser à mon égard.

Sans compter un nombre infini de petites contradictions, ils me refusent, mon cher Aza, jusqu' aux aliments nécessaires au soutien de la vie, jusqu' à la liberté de choisir la place où je veux être ; ils me retiennent par une espèce de violence dans ce lit qui m' est devenu insupportable : je dois donc croire qu' ils me regardent comme leur esclave, et que leur pouvoir est tyrannique.

D' un autre côté, si je réfléchis sur l' envie extrême qu' ils témoignent de conserver mes jours, sur le respect dont ils accompagnent les services

p43

qu' ils me rendent, je suis tentée de penser qu' ils me prennent pour un être d' une espèce supérieure à l' humanité.

Aucun d' eux ne paraît devant moi sans courber son corps plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le soleil. Le cacique semble vouloir imiter le cérémonial des incas au jour du Raymi. Il se met sur ses genoux fort près de mon lit ; il reste un temps considérable dans cette posture gênante : tantôt il garde le silence, et, les yeux baissés, il semble rêver profondément : je vois sur son visage cet embarras

respectueux que nous inspire le grand nom prononcé à haute voix. S' il trouve l' occasion de saisir ma main, il y porte sa bouche avec la même vénération que nous avons pour le sacré diadème. Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne ressemblent point au langage ordinaire de sa nation. Le son en est plus doux, plus distinct, plus mesuré ; il y joint cet air touché qui précède les larmes, ces soupirs qui annoncent les besoins de l' âme, ces accens qui sont presque des plaintes ;

p44

enfin tout ce qui accompagne le désir d' obtenir des grâces. Hélas ! Mon cher Aza, s' il me connaissait bien, s' il n' était pas dans quelque erreur sur mon être, quelle prière aurait-il à me faire ?

Cette nation ne serait-elle point idolâtre ? Je ne lui ai vu encore faire aucune adoration au soleil ; peut-être prennent-ils les femmes pour l' objet de leur culte. Avant que le grand Manco-Capac eût apporté sur la terre les volontés du soleil, nos ancêtres divinisaient tout ce qui les frappait de crainte ou de plaisir : peut-être ces sauvages n' éprouvent-ils ces deux sentimens que pour les femmes.

Mais, s' ils m' adoraient, ajouteraient-ils à mes malheurs l' affreuse contrainte où ils me retiennent ? Non, ils chercheraient à me plaire ; ils obéiraient aux signes de mes volontés ; je serais libre, je sortirais de cette odieuse demeure ; j' irais chercher le maître de mon âme ; un seul de ses regards effacerait le souvenir de tant d' infortunes.

p45

LETTRE 6

Quelle horrible surprise, mon cher Aza ! Que nos malheurs sont augmentés ! Que nous sommes à plaindre ! Nos maux sont sans remède ; il ne me reste qu' à te l' apprendre et à mourir.

On m' a enfin permis de me lever : j' ai profité avec empressement de cette liberté ; je me suis traînée à une petite fenêtre qui depuis long-temps était l' objet de mes désirs curieux ; je l' ai

ouverte avec précipitation. Qu' ai-je vu, cher amour de ma vie ! Je ne trouverai point d' expressions pour te peindre l' excès de mon étonnement, et le mortel désespoir qui m' a saisie en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vue seule fait frémir.

Mon premier coup-d' oeil ne m' a que trop éclairée sur le mouvement incommode de notre demeure. Je suis dans une de ces maisons flottantes dont les espagnols se sont servis pour atteindre jusqu' à nos malheureuses contrées, et dont on ne m' avait fait qu' une description très-imparfaite.

p46

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funestes sont entrées dans mon âme avec cette affreuse connaissance ? Je suis certaine que l' on m' éloigne de toi ; je ne respire plus le même air, je n' habite plus le même élément : tu ignoreras toujours où je suis, si je t' aime, si j' existe ; la destruction de mon être ne paraîtra pas même un événement assez considérable pour être porté jusqu' à toi. Cher arbitre de mes jours, de quel prix te peut être désormais ma vie infortunée ? Souffre que je rende à la divinité un bienfait insupportable dont je ne veux plus jouir ; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j' aime, l' univers est anéanti pour moi ; il n' est plus qu' un vaste désert que je remplis des cris de mon amour ; entends-les, cher objet de ma tendresse ; sois-en touché ; permets que je meure...

quelle erreur me séduit ! Non, mon cher Aza, ce n' est pas toi qui m' ordonnes de vivre, c' est la timide nature qui, en frémissant d' horreur, emprunte ta voix plus puissante que la sienne pour retarder une fin toujours redoutable pour elle ; mais, c' en est fait, le moyen le plus prompt me délivrera de ses regrets...

que la mer abîme à jamais dans ses flots ma tendresse malheureuse, ma vie et mon désespoir !

p47

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers sentimens de mon coeur : il n' a reçu que ton image, il ne voulait vivre que pour toi, il meurt rempli de ton amour. Je t' aime, je le pense, je le

sens encore, je le dis pour la dernière fois...

LETTRE 7

Aza, tu n' as pas tout perdu ; tu règnes encore sur un coeur ; je respire. La vigilance de mes surveillans a rompu mon funeste dessein, il ne me reste que la honte d' en avoir tenté l' exécution. Je ne t' apprendrai point les circonstances d' un projet aussitôt détruit que formé. Oserais-je jamais lever les yeux jusqu' à toi, si tu avais été témoin de mon emportement ?

Ma raison, anéantie par le désespoir, ne m' était plus d' aucun secours ; ma vie ne me paraissait d' aucun prix ; j' avais oublié ton amour.

Que le sang-froid est cruel après la fureur ! Que les points de vue sont différens sur les mêmes objets ! Dans l' horreur du désespoir on prend la férocité pour du courage, et la crainte des souffrances pour de la fermeté. Qu' un mot, un regard,

p48

une surprise nous rappelle à nous-mêmes, nous ne trouvons que de la faiblesse pour principe de notre héroïsme, pour fruit que le repentir, et que le mépris pour récompense.

La connaissance de ma faute en est la plus sévère punition. Abandonnée à l' amertume des remords, ensevelie sous le voile de la honte, je me tiens à l' écart ; je crains que mon corps n' occupe trop de place : je voudrais le dérober à la lumière ; mes pleurs coulent en abondance, ma douleur est calme, nul son ne l' exhale ; mais je suis tout à elle. Puis-je trop expier mon crime ? Il était contre toi.

En vain depuis deux jours ces sauvages bienfaisans voudraient me faire partager la joie qui les transporte. Je ne fais qu' en soupçonner la cause ; mais, quand elle me serait plus connue, je ne me trouverais pas digne de me mêler à leurs fêtes.

Leurs danses, leurs cris de joie, une liqueur rouge semblable au mays, dont ils boivent abondamment, leur empressement à contempler le soleil par tous les endroits d' où ils peuvent l' apercevoir, ne me laisseraient pas douter que cette réjouissance ne se fit en l' honneur de l' astre divin, si la

conduite du cacique était conforme à celle des autres ; mais, loin de prendre part à la joie publique, depuis la faute que j' ai commise, il n' en prend qu' à ma douleur. Son zèle est plus respectueux, ses soins plus assidus, son attention plus pénétrante.

Il a deviné que la présence continuelle des sauvages de sa suite ajoutait la contrainte à mon affliction, il m' a délivré de leurs regards importuns : je n' ai presque plus que les siens à supporter.

Le croirais-tu, mon cher Aza ? Il y a des momens où je trouve de la douceur dans ces entretiens muets ; le feu de ses yeux me rappelle l' image de celui que j' ai vu dans les tiens ; j' y trouve des rapports qui séduisent mon coeur. Hélas ! Que cette illusion est passagère, et que les regrets qui la suivent sont durables ! Ils ne finiront qu' avec ma vie, puisque je ne vis que pour toi.

LETTRE 8

Quand un seul objet réunit toutes nos pensées, mon cher Aza, les événemens ne nous intéressent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n' étais le seul mobile de mon âme, aurais-je passé, comme je viens de faire, de l' horreur du désespoir à l' espérance la plus douce ? Le cacique avait déjà essayé plusieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regarde plus sans frémir. Enfin, pressée par de nouvelles instances, je me suis laissé conduire. Ah ! Mon cher Aza, que j' ai été bien récompensée de ma complaisance !

Par un prodige incompréhensible, en me faisant regarder à travers une espèce de canne percée, il m' a fait voir la terre dans un éloignement où, sans le secours de cette merveilleuse machine, mes yeux n' auraient pu atteindre.

En même temps il m' a fait entendre par des signes qui commencent à me devenir familiers que nous allons à cette terre, et que sa vue était

*l' unique objet des réjouissances que j' ai prises
pour un sacrifice au soleil.*

*J' ai senti d' abord tout l' avantage de cette
découverte ; l' espérance, comme un trait de lumière,
a porté sa clarté jusqu' au fond de mon coeur.*

*Il est certain que l' on me conduit à cette terre
que l' on m' a fait voir ; il est évident qu' elle est
une portion de ton empire, puisque le soleil y
répand ses rayons bienfaisans. Je ne suis plus
dans les fers des cruels espagnols. Qui pourrait
donc m' empêcher de rentrer sous tes lois ?*

*Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce que
j' aime. Mon amour, ma raison, mes désirs, tout
m' en assure. Je vole dans tes bras ; un torrent de
joie se répand dans mon âme, le passé s' évanouit ;
mes malheurs sont finis ; ils sont oubliés ;
l' avenir seul m' occupe ; c' est mon unique bien.*

*Aza, mon cher espoir, je ne t' ai pas perdu ;
je verrai ton visage, tes habits, ton ombre ; je
t' aimerai, je te le dirai à toi-même : est-il des
tourmens qu' un tel bonheur n' efface ?*

LETTRE 9

*Que les jours sont longs quand on les compte,
mon cher Aza ! Le temps, ainsi que l' espace, n' est
connu que par ses limites. Nos idées et notre vue
se perdent également par la constante uniformité
de l' un et de l' autre. Si les objets marquent les
bornes de l' espace, il me semble que nos espérances
marquent celles du temps, et que, si elles
nous abandonnent, ou qu' elles ne soient pas
sensiblement marquées, nous n' apercevons pas plus
la durée du temps que l' air qui remplit l' espace.*

*Depuis l' instant fatal de notre séparation, mon
âme et mon coeur, également flétris par l' infortune,
restaient ensevelis dans cet abandon total,
horreur de la nature, image du néant : les jours
s' écoulaient sans que j' y prisse garde ; aucun
espoir ne fixait mon attention sur leur longueur :
à présent que l' espérance en marque tous les
instans, leur durée me paraît infinie, et je goûte
le plaisir, en recouvrant la tranquillité de mon
esprit, de recouvrer la facilité de penser.*

Depuis que mon imagination est ouverte à la joie, une foule de pensées qui s' y présentent l' occupent jusqu' à la fatiguer. Des projets de plaisir et de bonheur s' y succèdent alternativement ; les idées nouvelles y sont reçues avec facilité ; celles mêmes dont je ne m' étais point aperçue s' y retracent sans les chercher.

Depuis deux jours, j' entends plusieurs mots de la langue du cacique, que je ne croyais pas savoir. Ce ne sont encore que les noms des objets : ils n' expriment point mes pensées, et ne me font point entendre celles des autres ; cependant ils me fournissent déjà quelques éclaircissemens qui m' étaient nécessaires.

Je sais que le nom du cacique est Déterville , celui de notre maison flottante vaisseau , et celui de la terre où nous allons France .

Ce dernier m' a d' abord effrayée : je ne me souviens pas d' avoir entendu nommer ainsi aucune contrée de ton royaume ; mais, faisant réflexion au nombre infini de celles qui le composent, dont les noms me sont échappés, ce mouvement de crainte s' est bientôt évanoui. Pouvait-il subsister long-temps avec la solide confiance que me donne sans cesse la vue du soleil ? Non, mon cher Aza, cet astre divin n' éclaire que ses enfans ; le seul doute me rendrait criminelle. Je vais rentrer sous

ton empire, je touche au moment de te voir, je cours à mon bonheur.

Au milieu des transports de ma joie, la reconnaissance me prépare un plaisir délicieux : tu combleras d' honneurs et de richesses le cacique bienfaisant qui nous rendra l' un à l' autre ; il portera dans sa province le souvenir de Zilia ; la récompense de sa vertu le rendra plus vertueux encore, et son bonheur fera ta gloire.

Rien ne peut se comparer, mon cher Aza, aux bontés qu' il a pour moi ; loin de me traiter en esclave, il semble être le mien ; j' éprouve à présent autant de complaisances de sa part que j' en éprouvais de contradictions durant ma maladie : occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amusemens, il paraît n' avoir plus d' autres soins. Je les reçois avec un peu moins d' embarras depuis qu' éclairée par l' habitude et par la réflexion, je vois que j' étais dans l' erreur sur l' idolâtrie dont je le soupçonnais.

Ce n' est pas qu' il ne répète souvent à peu près les mêmes démonstrations que je prenais pour un culte ; mais le ton, l' air et la forme qu' il y emploie me persuadent que ce n' est qu' un jeu à l' usage de sa nation.

p55

Il commence par me faire prononcer distinctement des mots de sa langue. Dès que j' ai répété après lui " oui, je vous aime " , ou bien " je vous promets d' être à vous " , la joie se répand sur son visage ; il me baise les mains avec transport, et avec un air de gaité tout contraire au sérieux qui accompagne le culte divin.

Tranquille sur sa religion, je ne le suis pas entièrement sur le pays d' où il tire son origine. Son langage et ses habillemens sont si différens des nôtres, que souvent ma confiance en est ébranlée. De fâcheuses réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chère espérance : je passe successivement de la crainte à la joie, et de la joie à l' inquiétude.

Fatiguée de la confusion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j' avais résolu de ne plus penser ; mais comment ralentir le mouvement d' une âme privée de toute communication, qui n' agit que sur elle-même, et que de si grands intérêts excitent à réfléchir ? Je ne le puis, mon cher Aza, je cherche des lumières avec une agitation qui me dévore, et je me trouve sans cesse dans la plus profonde obscurité. Je savais que la privation d' un sens peut tromper à quelques égards, et je vois avec surprise que l' usage des miens m' entraîne d' erreurs en erreurs. L' intelligence

p56

des langues serait-elle celle de l' âme ? ô cher Aza ! Que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuses vérités ! Mais que ces tristes pensées s' éloignent de moi ; nous touchons à la terre. La lumière de mes jours dissipera en un moment les ténèbres qui m' environnent.

LETTRE 10

Je suis enfin arrivée à cette terre, l' objet de mes désirs, mon cher Aza ; mais je n' y vois encore rien qui m' annonce le bonheur que je m' en étais promis : tout ce qui s' offre à mes yeux me frappe, me surprend, m' étonne, et ne me laisse qu' une impression vague, une perplexité stupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer. Mes erreurs répriment mes jugemens ; je demeure incertaine, je doute presque de ce que je vois. à peine étions-nous sortis de la maison flottante, que nous sommes entrés dans une ville bâtie sur le rivage de la mer. Le peuple, qui nous suivait en foule, me paraît être de la même nation

p57

que le cacique ; mais les maisons n' ont aucune ressemblance avec celles de la ville du soleil : si celles-là les surpassent en beauté par la richesse de leurs ornemens, celles-ci sont fort au-dessus par les prodiges dont elles sont remplies. En entrant dans la chambre où Déterville m' a logée, mon coeur a tressailli ; j' ai vu dans l' enfoncement une jeune personne habillée comme une vierge du soleil ; j' ai couru à elle les bras ouverts. Quelle surprise, mon cher Aza, quelle surprise extrême, de ne trouver qu' une résistance impénétrable où je voyais une figure humaine se mouvoir dans un espace fort étendu ! L' étonnement me tenait immobile, les yeux attachés sur cette ombre, quand Déterville m' a fait remarquer sa propre figure à côté de celle qui occupait toute mon attention : je le touchais, je lui parlais, et je le voyais en même temps fort près et fort loin de moi. Ces prodiges troublent la raison, ils offusquent le jugement ; que faut-il penser des habitans de ce pays ? Faut-il les craindre ? Faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-dessus. Le cacique m' a fait comprendre que la figure que je voyais était la mienne ; mais de quoi cela m' instruit-il ? Le prodige en est-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon

esprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza, les moins habiles de cette contrée sont plus savans que tous nos amautas. Déterville m' a donné une china jeune et fort vive ; c' est une grande douceur pour moi que celle

de revoir des femmes et d' en être servie : plusieurs autres s' empressent à me rendre des soins, et j' aimerais autant qu' elles ne le fissent pas ; leur présence réveille mes craintes. à la façon dont elles me regardent, je vois bien qu' elles n' ont point été à Cuzco. Cependant je ne puis encore juger de rien ; mon esprit flotte toujours dans une mer d' incertitudes ; mon coeur seul, inébranlable, ne désire, n' espère, et n' attend qu' un bonheur sans lequel tout ne peut être que peines.

LETTRE 11

p59

Quoique j' aie pris tous les soins qui sont en mon pouvoir pour acquérir quelques lumières sur mon sort, mon cher Aza, je n' en suis pas mieux instruite que je l' étais il y a trois jours. Tout ce que j' ai pu remarquer, c' est que les sauvages de cette contrée paraissent aussi bons, aussi humains que le cacique ; ils chantent et dansent comme s' ils avaient tous les jours des terres à cultiver. Si je m' en rapportais à l' opposition de leurs usages à ceux de notre nation, je n' aurais plus d' espoir ; mais je me souviens que ton auguste père a soumis à son obéissance des provinces fort éloignées, et dont les peuples n' avaient pas plus de rapport avec les nôtres. Pourquoi celle-ci n' en serait-elle pas une ? Le soleil paraît se plaire à l' éclairer ; il est plus beau, plus pur que je ne l' ai jamais vu, et j' aime à me livrer à la confiance qu' il m' inspire : il ne me reste d' inquiétude que sur la longueur

p60

du temps qu' il faudra passer avant de pouvoir m' éclaircir tout-à-fait sur nos intérêts ; car, mon cher Aza, je n' en puis plus douter, le seul usage de la langue du pays pourra m' apprendre la vérité et finir mes inquiétudes. Je ne laisse échapper aucune occasion de m' en instruire ; je profite de tous les momens où Déterville me laisse en liberté pour prendre des leçons de ma china ; c' est une faible ressource ; ne pouvant lui faire entendre mes pensées, je ne

puis former aucun raisonnement avec elle. Les signes du cacique me sont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une espèce de langage, qui nous sert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maison où, sans cette intelligence, je me serais fort mal conduite. Nous entrâmes dans une chambre plus grande et plus ornée que celle que j'habite ; beaucoup de monde y était assemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vue me déplut ; les ris excessifs que plusieurs jeunes filles s'efforçaient d'étouffer, et qui recommençaient lorsqu'elles levaient les yeux sur moi, excitèrent dans mon coeur un sentiment si fâcheux, que je l'aurais pris pour de la honte, si je me fusse sentie coupable de quelque faute. Mais, ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allais

p61

retourner sur mes pas, quand un signe de Déterville me retint.

Je compris que je commettrais une faute si je sortais, et je me gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnait sans sujet ; je restai donc ; et, portant toute mon attention sur ces femmes, je crus démêler que la singularité de mes habits causait seule la surprise des unes et les ris offensans des autres : j'eus pitié de leur faiblesse ; je ne pensai plus qu'à leur persuader par ma contenance que mon âme ne différait pas tant de la leur que mes habillemens de leurs parures.

Un homme que j'aurais pris pour un curacas s'il n'eût été vêtu de noir, vint me prendre par la main d'un air affable, et me conduisit auprès d'une femme qu'à son air fier je pris pour la pallas de la contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je sais pour les avoir entendu prononcer mille fois à Déterville : " qu'elle est belle ! Les beaux yeux ! ... " un autre homme lui répondit : " des grâces, une taille de nymphe ! ... " hors les femmes, qui ne dirent rien, tous répétèrent à peu près les mêmes mots : je ne sais pas encore leur

p62

signification ; mais ils expriment sûrement des idées agréables, car en les prononçant le visage

est toujours riant.

Le cacique paraissait extrêmement satisfait de ce que l' on disait ; il se tint toujours à côté de moi ; ou, s' il s' en éloignait pour parler à quelqu' un, ses yeux ne me perdaient pas de vue, et ses signes m' avertissaient de ce que je devais faire : de mon côté, j' étais fort attentive à l' observer, pour ne point blesser les usages d' une nation si peu instruite des nôtres.

Je ne sais, mon cher Aza, si je pourrai te faire comprendre combien les manières de ces sauvages m' ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité si impatiente, que, les paroles ne leur suffisant pas pour s' exprimer, ils parlent autant par le mouvement de leur corps que par le son de leur voix. Ce que j' ai vu de leur agitation continuelle m' a pleinement persuadée du peu d' importance des démonstrations du cacique, qui m' ont tant causé d' embarras, et sur lesquelles j' ai fait tant de fausses conjectures.

Il baisa hier les mains de la pallas et celles de toutes les autres femmes ; il les baisa même au visage, ce que je n' avais pas encore vu : les hommes venaient l' embrasser ; les uns le prenaient par une main, les autres le tiraient par son habit,

p63

et tout cela avec une promptitude dont nous n' avons point d' idée.

à juger de leur esprit par la vivacité de leurs gestes, je suis sûre que nos expressions mesurées, que les sublimes comparaisons qui expriment si naturellement nos tendres sentimens et nos pensées affectueuses leur paraîtraient insipides ; ils prendraient notre air sérieux et modeste pour de la stupidité, et la gravité de notre démarche pour un engourdissement. Le croirais-tu, mon cher Aza ? Malgré leurs imperfections, si tu étais ici, je me plainrais avec eux. Un certain air d' affabilité répandu sur tout ce qu' ils font les rend aimables ; et si mon âme était plus heureuse, je trouverais du plaisir dans la diversité des objets qui se présentent successivement à mes yeux : mais le peu de rapport qu' ils ont avec toi efface les agrémens de leur nouveauté ; toi seul fais tout mon bien et mes plaisirs.

p64

LETTRE 12

J' ai passé bien du temps, mon cher Aza, sans pouvoir donner un moment à ma plus chère occupation ; j' ai cependant un grand nombre de choses extraordinaires à t' apprendre ; je profite d' un peu de loisir pour essayer de t' en instruire. Le lendemain de ma visite chez la pallas, Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l' usage du pays. Après que ma petite china l' eut arrangé sur moi à sa fantaisie, elle me fit approcher de cette ingénieuse machine qui double les objets : quoique je dusse être accoutumée à ses effets, je ne pus encore me garantir de la surprise en me voyant comme si j' étais vis-à-vis de moi-même. Mon nouvel ajustement ne me déplut pas ; peut-être je regretterais davantage celui que je quitte, s' il ne m' avait fait regarder partout avec une attention incommode. Le cacique entra dans ma chambre au moment

p65

que la jeune fille ajoutait encore plusieurs bagatelles à ma parure ; il s' arrêta à l' entrée de la porte, et nous regarda long-temps sans parler : sa rêverie était si profonde, qu' il se détourna pour laisser sortir la china, et se remit à sa place sans s' en apercevoir. Les yeux attachés sur moi, il parcourait toute ma personne avec une attention sérieuse, dont j' étais embarrassée sans en savoir la raison. Cependant, afin de lui marquer ma reconnaissance pour ses nouveaux bienfaits, je lui tendis la main ; et, ne pouvant exprimer mes sentimens, je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu' il se plaît à me faire répéter ; je tâchai même d' y mettre le ton qu' il y donne. Je ne sais quel effet ils firent dans ce moment-là sur lui ; mais ses yeux s' animèrent, son visage s' enflamma ; il vint à moi d' un air agité, il parut vouloir me prendre dans ses bras ; puis, s' arrêtant tout à coup, il me serra fortement la main en prononçant d' une voix émue : " non... le respect... sa vertu... ", et plusieurs autres mots que je n' entends pas mieux ; et puis il courut

se jeter sur son siège à l' autre côté de la chambre, où il demeura la tête appuyée dans ses mains avec tous les signes d' une profonde douleur.

p66

Je fus alarmée de son état : ne doutant pas que je ne lui eusse causé quelque peine, je m' approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir ; mais il me repoussa doucement sans me regarder, et je n' osai plus lui rien dire. J' étais dans le plus grand embarras, quand les domestiques entrèrent pour nous apporter à manger ; il se leva, nous mangeâmes ensemble à la manière accoutumée, sans qu' il parût d' autre suite à sa douleur qu' un peu de tristesse ; mais il n' en avait ni moins de bonté, ni moins de douceur : tout cela me paraît inconcevable.

Je n' osais lever les yeux sur lui, ni me servir des signes qui ordinairement nous tenaient lieu d' entretien : cependant nous mangions dans un temps si différent de l' heure ordinaire des repas, que je ne pus m' empêcher de lui en témoigner ma surprise. Tout ce que je compris à sa réponse, fut que nous allions changer de demeure. En effet, le cacique, après être sorti et rentré plusieurs fois, vint me prendre par la main ; je me laissai conduire, en rêvant toujours à ce qui s' était passé, et en cherchant à démêler si le changement de lieu n' en était pas une suite.

à peine eûmes-nous passé la dernière porte de la maison, qu' il m' aida à monter un pas assez haut, et je me trouvai dans une petite chambre

p67

où l' on ne peut se tenir debout sans incommodité, où il n' y a pas assez d' espace pour marcher, mais où nous fûmes assis fort à l' aise, le cacique, la china et moi. Ce petit endroit est agréablement meublé : une fenêtre de chaque côté l' éclaire suffisamment.

Tandis que je le considérais avec surprise, et que je tâchais de deviner pourquoi Déterville nous enfermait si étroitement, ô mon cher Aza ! Que les prodiges sont familiers dans ce pays ! Je sentis cette machine ou cabane, je ne sais comment la nommer, je la sentis se mouvoir et changer de place. Ce mouvement me fit penser à la maison

*flottante : la frayeur me saisit ; le cacique,
attentif à mes moindres inquiétudes, me rassura en
me faisant voir par une des fenêtres que cette
machine, suspendue assez près de la terre, se
mouvait par un secret que je ne comprenais pas.
Déterville me fit aussi voir que plusieurs hamas,
d' une espèce qui nous est inconnue, marchaient
devant nous et nous traînaient après eux. Il faut,
ô lumière de mes jours ! Un génie plus qu' humain
pour inventer des choses si utiles et si singulières ;
mais il faut aussi qu' il y ait dans cette nation
quelques grands défauts qui modèrent sa puissance,
puisqu' elle n' est pas la maîtresse du monde*

p68

*entier. Il y a quatre jours qu' enfermés dans cette
merveilleuse machine, nous n' en sortons que la
nuit pour prendre du repos dans la première
habitation qui se rencontre, et je n' en sors jamais
sans regret. Je te l' avoue, mon cher Aza, malgré
mes tendres inquiétudes, j' ai goûté pendant ce
voyage des plaisirs qui m' étaient inconnus.
Renfermée dans le temple dès ma plus grande enfance,
je ne connaissais pas les beautés de l' univers ; quel
bien j' aurais perdu !
Il faut, ô l' ami de mon coeur ! Que la nature
ait placé dans ses ouvrages un attrait inconnu
que l' art le plus adroit ne peut imiter. Ce que j' ai
vu des prodiges inventés par les hommes ne m' a
point causé le ravissement que j' éprouve dans
l' admiration de l' univers. Les campagnes immenses
qui se changent et se renouvellent sans cesse à
mes regards emportent mon âme avec autant de
rapidité que nous les traversons.
Les yeux parcourent, embrassent, et se reposent
tout à la fois sur une infinité d' objets aussi
variés qu' agréables. On croit ne trouver de bornes
à sa vue que celles du monde entier. Cette erreur
nous flatte ; elle nous donne une idée satisfaisante
de notre propre grandeur, et semble nous rapprocher
du créateur de tant de merveilles.
à la fin d' un beau jour, le ciel présente des*

p69

*images dont la pompe et la magnificence surpassent
de beaucoup celles de la terre.
D' un côté, des nuées transparentes, assemblées*

autour du soleil couchant, offrent à nos yeux des montagnes d'ombres et de lumière, dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes : de l'autre, un astre moins brillant s'élève, reçoit et répand une lumière moins vive sur les objets, qui, perdant leur activité par l'absence du soleil, ne frappent plus nos sens que d'une manière douce, paisible, et parfaitement harmonique avec le silence qui règne sur la terre. Alors, revenant à nous-mêmes, un calme délicieux pénètre dans notre âme : nous jouissons de l'univers comme le possédant seuls ; nous n'y voyons rien qui ne nous appartienne : une sérénité douce nous conduit à des réflexions agréables ; et si quelques regrets viennent les troubler, ils ne naissent que de la nécessité de s'arracher à cette douce rêverie pour nous renfermer dans les folles prisons que les hommes se sont faites, et que toute leur industrie ne pourra jamais rendre que méprisables, en les comparant aux ouvrages de la nature.

Le cacique a eu la complaisance de me faire sortir tous les jours de la cabane roulante pour me laisser contempler à loisir ce qu'il me voyait admirer avec tant de satisfaction.

p70

Si les beautés du ciel et de la terre ont un attrait si puissant sur notre âme, celles des forêts, plus simples et plus touchantes, ne m'ont causé ni moins de plaisir ni moins d'étonnement. Que les bois sont délicieux, mon cher Aza ! En y entrant, un charme universel se répand sur tous les sens et confond leur usage. On croit voir la fraîcheur avant de la sentir ; les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre, et semblent frapper le sentiment aussitôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laisse à peine discerner si elle affecte le goût ou l'odorat ; l'air même, sans être aperçu, porte dans tout notre être une volupté pure qui semble nous donner un sens de plus, sans pouvoir en désigner l'organe. ô mon cher Aza, que ta présence embellirait des plaisirs si purs ! Que j'ai désiré de les partager avec toi ! Témoin de mes tendres pensées, je t'aurais fait trouver dans les sentimens de mon coeur des charmes encore plus touchans que ceux des beautés de l'univers.

LETTRE 13

p71

Me voici, mon cher Aza, dans une ville nommée Paris : c' est le terme de notre voyage ; mais, selon les apparences, ce ne sera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je suis arrivée, plus attentive que jamais sur tout ce qui se passe, mes découvertes ne produisent que du tourment et ne me présagent que des malheurs. Je trouve ton idée dans le moindre de mes désirs curieux, et je ne la rencontre dans aucun des objets qui s' offrent à ma vue.

Autant que j' en puis juger par le temps que nous avons employé à traverser cette ville, et par le grand nombre d' habitans dont les rues sont remplies, elle contient plus de monde que n' en pourraient rassembler deux ou trois de nos contrées. Je me rappelle les merveilles que l' on m' a racontées de Quito ; je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l' on m' a faite de cette grande ville : mais, hélas ! Quelle différence !

p72

Celle-ci contient des ponts, des arbres, des rivières, des campagnes ; elle me paraît un univers plutôt qu' une habitation particulière. J' essaierais en vain de te donner une idée juste de la hauteur des maisons ; elles sont si prodigieusement élevées, qu' il est plus facile de croire que la nature les a produites telles qu' elles sont que de comprendre comment des hommes ont pu les construire.

C' est ici que la famille du cacique fait sa résidence. La maison qu' elle habite est presque aussi magnifique que celle du soleil ; les meubles et quelques endroits des murs sont d' or ; le reste est orné d' un tissu varié des plus belles couleurs, qui représentent assez bien les beautés de la nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu' il me conduisait dans la chambre de sa mère. Nous la trouvâmes à demi-couchée sur un lit à peu près de la même forme que celui des incas, et de même métal. Après avoir présenté sa main au cacique, qui la baisa en se prosternant presque jusqu' à terre, elle l' embrassa, mais avec une bonté si froide, une joie si contrainte, que, si je n' eusse

été avertie, je n' aurais pas reconnu les sentiments de la nature dans les caresses de cette mère. Après s' être entretenus un moment, le cacique me fit approcher : elle jeta sur moi un regard dédaigneux,

p73

et, sans répondre à ce que son fils lui disait, elle continua d' entourer gravement ses doigts d' un cordon qui pendait à un petit morceau d' or. Déterville nous quitta pour aller au-devant d' un grand homme de bonne mine qui avait fait quelques pas vers lui ; il l' embrassa, aussi-bien qu' une autre femme qui était occupée de la même manière que la pallas.

Dès que le cacique avait paru dans cette chambre, une jeune fille à peu près de mon âge était accourue ; elle le suivait avec un empressement timide qui était remarquable. La joie éclatait sur son visage, sans en bannir un fonds de tristesse intéressant. Déterville l' embrassa la dernière, mais avec une tendresse si naturelle, que mon coeur s' en émut. Hélas ! Mon cher Aza, quels seraient nos transports, si après tant de malheurs le sort nous réunissait.

Pendant ce temps, j' étais restée auprès de la pallas par respect ; je n' osais m' en éloigner ni lever les yeux sur elle. Quelques regards sévères qu' elle jetait de temps en temps sur moi achevaient de m' intimider, et me donnaient une contrainte qui gênait jusqu' à mes pensées.

p74

Enfin, comme si la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main, et me conduisit près d' une fenêtre où nous nous assîmes. Quoique je n' entendisse rien de ce qu' elle me disait, ses yeux pleins de bonté me parlaient le langage universel des coeurs bienfaisans ; ils m' inspiraient la confiance et l' amitié : j' aurais voulu lui témoigner mes sentiments ; mais, ne pouvant m' exprimer selon mes désirs, je prononçai tout ce que je savais de sa langue.

Elle en sourit plus d' une fois en regardant Déterville d' un air fin et doux. Je trouvais du plaisir dans cette espèce d' entretien, quand la

pallas prononça quelques paroles assez haut en regardant la jeune fille, qui baissa les yeux, repoussa ma main qu' elle tenait dans les siennes, et ne me regarda plus.

à quelque temps de là une vieille femme d' une physionomie farouche entra, s' approcha de la pallas, vint ensuite me prendre par le bras, me conduisit presque malgré moi dans une chambre au plus haut de la maison, et m' y laissa seule. Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n' a pas été un des moins fâcheux. J' attendais de la fin de mon voyage quelque soulagement à mes inquiétudes ;

p75

je comptais du moins trouver dans la famille du cacique les mêmes bontés qu' il m' avait témoignées. Le froid accueil de la pallas, le changement subit des manières de la jeune fille, la rudesse de cette femme qui m' avait arrachée d' un lieu où j' avais intérêt de rester, l' inattention de Déterville, qui ne s' était point opposé à l' espèce de violence qu' on m' avait faite ; enfin toutes les circonstances dont une âme malheureuse sait augmenter ses peines se présentèrent à la fois sous les plus tristes aspects. Je me croyais abandonnée de tout le monde, je déplorais amèrement mon affreuse destinée, quand je vis entrer ma china.

Dans la situation où j' étais, sa vue me parut un bonheur : je courus à elle, je l' embrassai en versant des larmes ; elle en fut touchée ; son attendrissement me fut cher. Quand on se croit réduit à la pitié de soi-même, celle des autres nous est bien précieuse. Les marques d' affection de cette jeune fille adoucirent ma peine : je lui contais mes chagrins, comme si elle eût pu m' entendre ; je lui faisais mille questions, comme si elle eût pu y répondre : ses larmes parlaient à mon coeur, les miennes continuaient à couler ; mais elles avaient moins d' amertume. J' espérais encore revoir Déterville à l' heure du

p76

repas ; mais on me servit à manger, et je ne le vis point. Depuis que je t' ai perdu, chère idole de mon coeur, ce cacique est le seul humain qui ait

eu pour moi de la bonté sans interruption ;
l'habitude de le voir s'est tournée en besoin. Son absence redoubla ma tristesse : après l'avoir attendu vainement, je me couchai ; mais le sommeil n'avait point encore tari mes larmes quand je le vis entrer dans ma chambre, suivi de la jeune personne dont le brusque dédain m'avait été si sensible.

Elle se jeta sur mon lit, et par mille caresses elle semblait vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avait fait.

Le cacique s'assit à côté du lit : il paraissait avoir autant de plaisir à me revoir que j'en sentais de n'en être point abandonnée ; ils se parlaient en me regardant, et m'accablaient des plus tendres marques d'affection.

Insensiblement leur entretien devint plus sérieux. Sans entendre leurs discours, il m'était aisé de juger qu'ils étaient fondés sur la confiance et l'amitié : je me gardai bien de les interrompre ; mais, sitôt qu'ils revinrent à moi, je tâchai de tirer du cacique des éclaircissemens sur ce qui m'avait paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

p77

Tout ce que je pus comprendre à ses réponses, fut que la jeune fille que je voyais se nommait Céline, qu'elle était sa soeur ; que le grand homme que j'avais vu dans la chambre de la pallas était son frère aîné, et l'autre jeune femme l'épouse de ce frère.

Céline me devint plus chère en apprenant qu'elle était soeur du cacique ; la compagnie de l'un et de l'autre m'était si agréable, que je ne m'aperçus point qu'il était jour avant qu'ils me quittassent. Après leur départ, j'ai passé le reste du temps destiné au repos à m'entretenir avec toi ; c'est tout mon bien, c'est toute ma joie. C'est à toi seul, chère âme de mes pensées, que je développe mon coeur : tu seras à jamais le seul dépositaire de mes secrets, de ma tendresse et de mes sentimens.

p78

Si je ne continuais, mon cher Aza, à prendre sur mon sommeil le temps que je te donne, je ne jouirais plus de ces momens délicieux où je n' existe que pour toi. On m' a fait reprendre mes habits de vierge, et l' on m' oblige de rester tout le jour dans une chambre remplie d' une foule de monde qui se change et se renouvelle à tout moment, sans presque diminuer.

Cette dissipation involontaire m' arrache souvent malgré moi à mes tendres pensées ; mais, si je perds pour quelques instans cette attention vive qui unit sans cesse mon âme à la tienne, je te retrouve bientôt dans les comparaisons avantageuses que je fais de toi avec tout ce qui m' environne. Dans les différentes contrées que j' ai parcourues je n' ai point vu de sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci. Les femmes surtout me paraissent avoir une bonté méprisante qui révolte l' humanité et qui m' inspirerait peut-être autant

p79

de mépris pour elles qu' elles en témoignent pour les autres, si je les connaissais mieux. Une d' entre elles m' occasionna hier un affront qui m' afflige encore aujourd' hui. Dans le temps que l' assemblée était le plus nombreuse, elle avait déjà parlé à plusieurs personnes sans m' apercevoir ; soit que le hasard ou que quelqu' un m' ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire en jetant les yeux sur moi, quitta précipitamment sa place, vint à moi, me fit lever, et, après m' avoir tournée et retournée autant de fois que sa vivacité le lui suggéra, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle fit signe à un jeune homme de s' approcher, et recommença avec lui l' examen de ma figure. Quoique je répugnasse à la liberté que l' un et l' autre se donnaient, la richesse des habits de la femme me la faisant prendre pour une pallas, et la magnificence de ceux du jeune homme, tout couvert de plaques d' or, pour un anqui, je n' osais m' opposer à leur volonté ; mais ce sauvage téméraire, enhardi par la familiarité de la pallas, et peut-être par ma retenue, ayant eu l' audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai

p80

avec une surprise et une indignation qui lui firent connaître que j' étais mieux instruite que lui des lois de l' honnêteté.

Au cri que je fis Détéville accourut : il n' eut pas plus tôt dit quelques paroles au jeune sauvage, que celui-ci, s' appuyant d' une main sur son épaule, fit des ris si violens, que sa figure en était contrefaite.

Le cacique s' en débarrassa, et lui dit, en rougissant, des mots d' un ton si froid, que la gaîté du jeune homme s' évanouit ; et, n' ayant apparemment plus rien à répondre, il s' éloigna sans répliquer, et ne revint plus.

ô mon cher Aza ! Que les moeurs de ces pays me rendent respectables celles des enfans du soleil ! Que la témérité du jeune anqui rappelle chèrement à mon souvenir ton tendre respect, ta sage retenue, et les charmes de l' honnêteté qui régnaient dans nos entretiens ! Je l' ai senti au premier moment de ta vue, chères délices de mon âme, et je le sentirai toute ma vie ; toi seul réunis toutes les perfections que la nature a répandues séparément sur les humains, comme elle a rassemblé dans mon coeur tous les sentimens de tendresse et d' admiration qui m' attachent à toi jusqu' à la mort.

p81

LETTRE 15

Plus je vis avec le cacique et sa soeur, mon cher Aza, plus j' ai de peine à me persuader qu' ils soient de cette nation : eux seuls connaissent et respectent la vertu.

Les manières simples, la bonté naïve, la modeste gaîté de Céline feraient volontiers penser qu' elle a été élevée parmi nos vierges. La douceur honnête, le tendre sérieux de son frère persuaderaient facilement qu' il est né du sang des incas. L' un et l' autre me traitent avec autant d' humanité que nous en exerçons à leur égard si des malheurs les eussent conduits parmi nous. Je ne doute même plus que le cacique ne soit ton tributaire.

Il n' entre jamais dans ma chambre sans m' offrir un présent de quelques-unes des choses merveilleuses dont cette contrée abonde. Tantôt ce sont des

morceaux de la machine qui double les objets,

p82

renfermés dans de petits coffres d' une matière admirable. Une autre fois ce sont des pierres légères et d' un éclat surprenant dont on orne ici presque toutes les parties du corps ; on en passe aux oreilles, on en met sur l' estomac, au cou, sur la chaussure, et cela est très-agréable à voir. Mais ce que je trouve de plus amusant, ce sont de petits outils d' un métal fort dur et d' une commodité singulière. Les uns servent à composer des ouvrages que Céline m' apprend à faire ; d' autres, d' une forme tranchante, servent à diviser toutes sortes d' étoffes, dont on fait tant de morceaux que l' on veut, sans effort et d' une manière fort divertissante.

J' ai une infinité d' autres raretés plus extraordinaires encore ; mais, n' étant point à notre usage, je ne trouve dans notre langue aucun terme qui puisse t' en donner l' idée.

Je te garde soigneusement tous ces dons, mon cher Aza ; outre le plaisir que j' aurai de ta surprise lorsque tu les verras, c' est qu' assurément ils sont à toi. Si le cacique n' était soumis à ton obéissance, me paierait-il un tribut qu' il sait n' être dû qu' à ton rang suprême ? Les respects qu' il m' a toujours rendus m' ont fait penser que ma naissance lui était connue. Les présents dont il m' honore me persuadent sans aucun doute qu' il

p83

n' ignore pas que je dois être ton épouse, puisqu' il me traite d' avance en mama-oella.

Cette conviction me rassure et calme une partie de mes inquiétudes ; je comprends qu' il ne me manque que la liberté de m' exprimer pour savoir du cacique les raisons qui l' engagent à me retenir chez lui, et pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir : mais jusque-là j' aurai encore bien des peines à souffrir.

Il s' en faut beaucoup que l' humeur de madame (c' est le nom de la mère de Déterville) ne soit aussi aimable que celle de ses enfans. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque en toutes occasions une froideur et un dédain qui me mortifient, sans que je puisse en découvrir la cause ;

et, par une opposition de sentimens que je comprends encore moins, elle exige que je sois continuellement avec elle.

C' est pour moi une gêne insupportable ; la contrainte règne partout où elle est : ce n' est qu' à la dérobee que Céline et son frère me font des signes d' amitié. Eux-mêmes n' osent se parler librement devant elle. Aussi continuent-ils à passer une partie des nuits dans ma chambre ; c' est le seul temps où nous jouissons en paix du plaisir de nous voir ; et quoique je ne participe guère à leurs entretiens,

p84

leur présence m' est toujours agréable. Il ne tient pas aux soins de l' un et de l' autre que je ne sois heureuse. Hélas ! Mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l' être loin de toi, et que je ne crois vivre qu' autant que ton souvenir et ma tendresse m' occupent tout entière.

LETTRE 16

Il me reste si peu de quipos, mon cher Aza, qu' à peine j' ose en faire usage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m' arrête, comme si, en les épargnant, je pouvais les multiplier. Je vais perdre le plaisir de mon âme, le soutien de ma vie : rien ne soulagera le poids de ton absence ; j' en serai accablée.

Je goûtais une volupté délicate à conserver le souvenir des plus secrets mouvemens de mon coeur pour t' en offrir l' hommage. Je voulais conserver la mémoire des principaux usages de cette nation singulière pour amuser ton loisir dans des jours plus heureux. Hélas ! Il me reste bien peu d' espérance de pouvoir exécuter mes projets.

p85

Si je trouve à présent tant de difficultés à mettre de l' ordre dans mes idées, comment pourrai-je dans la suite me les rappeler sans un secours étranger ? On m' en offre un, il est vrai ; mais l' exécution en est si difficile, que je la crois impossible.

Le cacique m' a amené un sauvage de cette contrée qui vient tous les jours me donner des leçons de sa

langue, et de la méthode dont on se sert ici pour donner une sorte d' existence aux pensées. Cela se fait en traçant avec une plume de petites figures qu' on appelle *lettres* , sur une matière blanche et mince que l' on nomme *papier* . Ces figures ont des noms ; ces noms, mêlés ensemble, représentent les sons des paroles ; mais ces noms et ces sons me paraissent si peu distincts les uns des autres, que, si je réussis un jour à les entendre, je suis bien assurée que ce ne sera pas sans beaucoup de peines. Ce pauvre sauvage s' en donne d' incroyables pour m' instruire ; je m' en donne bien davantage pour apprendre : cependant je fais si peu de progrès, que je renoncerais à l' entreprise, si je savais qu' une autre voie pût m' éclaircir de ton sort et du mien. Il n' en est point, mon cher Aza ! Aussi ne trouvé-je plus de plaisir que dans cette nouvelle et singulière étude. Je voudrais vivre seule, afin

p86

de m' y livrer sans relâche ; et la nécessité que l' on m' impose d' être toujours dans la chambre de madame me devient un supplice. Dans les commencemens, en excitant la curiosité des autres, j' amusais la mienne ; mais quand on ne peut faire usage que des yeux, ils sont bientôt satisfaits. Toutes les femmes se peignent le visage de la même couleur : elles ont toujours les mêmes manières, et je crois qu' elles disent toujours les mêmes choses. Les apparences sont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l' air de penser ; mais, en général, je soupçonne cette nation de n' être point telle qu' elle paraît : je pense que l' affectation est son caractère dominant. Si les démonstrations de zèle et d' empressement dont on décore ici les moindres devoirs de la société étaient naturels, il faudrait, mon cher Aza, que ces peuples eussent dans le coeur plus de bonté, plus d' humanité que les nôtres : cela se peut-il penser ? S' ils avaient autant de sérénité dans l' âme que sur le visage ; si le penchant à la joie que je remarque dans toutes leurs actions était sincère, choisiraient-ils pour leurs amusemens des spectacles tels que celui que l' on m' a fait voir ? On m' a conduit dans un endroit où l' on représente, à peu près comme dans ton palais, les actions

des hommes qui ne sont plus ; avec cette différence que, si nous ne rappelons que la mémoire des plus sages et des plus vertueux, je crois qu'ici on ne célèbre que les insensés et les méchants. Ceux qui les représentent crient et s'agitent comme des furieux ; j'en ai vu un pousser sa rage jusqu'à se tuer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment ils persécutent, pleurent sans cesse, et font des gestes de désespoir qui n'ont pas besoin des paroles dont ils sont accompagnés pour faire connaître l'excès de leur douleur. Pourrait-on croire, mon cher Aza, qu'un peuple entier dont les dehors sont si humains se plaise à la représentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili ou accablé ses semblables ? Mais peut-être a-t-on besoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu. Cette pensée me vient sans la chercher : si elle était juste, que je plaindrais cette nation ! La nôtre, plus favorisée de la nature, chérit le bien par ses propres attraits ; il ne nous faut que des modèles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.

LETTRE 17

Je ne sais plus que penser du génie de cette nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudrait être plus habile que je ne le suis pour asseoir un jugement sur son caractère.

On m'a fait voir un spectacle totalement opposé au premier. Celui-là, cruel, effrayant, révolte la raison et humilie l'humanité. Celui-ci, amusant, agréable, imite la nature et fait honneur au bon sens. Il est composé d'un bien plus grand nombre d'hommes et de femmes que le premier. On y représente aussi quelques actions de la vie humaine ; mais, soit que l'on exprime la peine ou le plaisir, la joie ou la tristesse, c'est toujours par des chants et des danses.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des sons soit universelle ; car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes passions que

l' on a représentées que si elles eussent été exprimées dans notre langue, et cela me paraît bien naturel.

p89

Le langage humain est sans doute de l' invention des hommes, puisqu' il diffère suivant les différentes nations. La nature, plus puissante et plus attentive aux besoins et aux plaisirs de ses créatures, leur a donné des moyens généraux de les exprimer, qui sont fort bien imités par les chants que j' ai entendus.

S' il est vrai que des sons aigus expriment mieux le besoin de secours, dans une crainte violente ou dans une douleur vive, que des paroles entendues dans une partie du monde, et qui n' ont aucune signification dans l' autre, il n' est pas moins certain que de tendres gémissemens frappent nos coeurs d' une compassion bien plus efficace que des mots dont l' arrangement bizarre fait souvent un effet contraire.

Les sons vifs et légers ne portent-ils pas inévitablement dans notre âme le plaisir gai, que le récit d' une histoire divertissante ou une plaisanterie adroite n' y fait jamais naître qu' imparfaitement ? Est-il dans aucune langue des expressions qui puissent communiquer le plaisir ingénu avec autant de succès que le font les jeux naïfs des animaux ? Il semble que les danses veulent les imiter ; du moins inspirent-elles à peu près le même sentiment.

p90

Enfin, mon cher Aza, dans ce spectacle tout est conforme à la nature et à l' humanité. Eh ! Quel bien peut-on faire aux hommes qui égale celui de leur inspirer de la joie ?

J' en ressentis moi-même, et j' en emportais presque malgré moi, quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En sortant, nous nous étions un peu écartées de la foule, et nous nous soutenions l' une l' autre de crainte de tomber. Déterville était quelques pas devant nous avec sa belle-soeur qu' il conduisait, lorsqu' un jeune sauvage d' une figure aimable aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laissa un morceau de papier qu' à peine

elle eut la force de recevoir, et s' éloigna.
Céline, qui s' était effrayée à son abord jusqu' à
me faire partager le tremblement qui la saisit,
tourna la tête languissamment vers lui lorsqu' il
nous quitta. Elle me parut si faible, que, la croyant
attaquée d' un mal subit, j' allais appeler Déterville
pour la secourir ; mais elle m' arrêta, et m' imposa
silence en me mettant un de ses doigts sur la
bouche. J' aimai mieux garder mon inquiétude que
de lui désobéir.

Le même soir, quand le frère et la soeur se furent
rendus dans ma chambre, Céline montra au
cacique le papier qu' elle avait reçu ; sur le peu

p91

que je devinai de leur entretien, j' aurais pensé
qu' elle aimait le jeune homme qui le lui avait
donné, s' il était possible que l' on s' effrayât de la
présence de ce qu' on aime.

Je pourrais encore, mon cher Aza, te faire part
de bien d' autres remarques que j' ai faites ; mais,
hélas ! Je vois la fin de mes cordons, j' en touche
les derniers fils, j' en noue les derniers noeuds ; ces
noeuds, qui me semblaient être une chaîne de
communication de mon coeur au tien, ne sont
déjà plus que les tristes objets de mes regrets.
L' illusion me quitte, l' affreuse vérité prend sa
place ; mes pensées, errantes, égarées dans le vide
immense de l' absence, s' anéantiront désormais avec
la même rapidité que le temps. Cher Aza, il me
semble que l' on nous sépare encore une fois, que
l' on m' arrache de nouveau à ton amour. Je te
perds, je te quitte, je ne te verrai plus. Aza !
Cher espoir de mon coeur, que nous allons être éloignés
l' un de l' autre !

p92

LETTRE 18

Combien de temps effacé de ma vie, mon cher
Aza ! Le soleil a fait la moitié de son cours
depuis la dernière fois que j' ai joui du bonheur
artificiel que je me faisais, en croyant m' entretenir
avec toi. Que cette double absence m' a paru longue !
Quel courage ne m' a-t-il pas fallu pour la

supporter ! Je ne vivais que dans l' avenir ; le présent ne me paraissait plus digne d' être compté. Toutes mes pensées n' étaient que des désirs, toutes mes réflexions que des projets, tous mes sentiments que des espérances.

à peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d' en faire les interprètes de ma tendresse. Je me sens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m' es cher ! Que j' ai de joie à te le dire, à te le peindre, à donner à ce sentiment toutes les sortes d' existence qu' il peut avoir ! Je voudrais le tracer sur le plus dur métal, sur les murs de ma chambre, sur mes habits, sur tout

p93

ce qui m' environne, et l' exprimer dans toutes les langues.

Hélas ! Que la connaissance de celle dont je me sers à présent m' a été funeste ! Que l' espérance qui m' a portée à m' en instruire était trompeuse ! à mesure que j' en ai acquis l' intelligence, un nouvel univers s' est offert à mes yeux ; les objets ont pris une autre forme ; chaque éclaircissement m' a découvert un nouveau malheur.

Mon esprit, mon coeur, mes yeux, tout m' a séduit ; le soleil même m' a trompée. Il éclaire le monde entier, dont ton empire n' occupe qu' une portion, ainsi que bien d' autres royaumes qui le composent. Ne crois pas, mon cher Aza, que l' on m' ait abusée sur ces faits incroyables : on ne me les a que trop prouvés.

Loin d' être parmi des peuples soumis à ton obéissance, je suis sous une domination non-seulement étrangère, mais si éloignée de ton empire, que notre nation y serait encore ignorée, si la cupidité des espagnols ne leur avait fait surmonter des dangers affreux pour pénétrer jusqu' à nous.

L' amour ne fera-t-il pas ce que la soif des richesses a pu faire ? Si tu m' aimes, si tu me désires, si tu penses encore à la malheureuse Zilia, je dois tout attendre de ta tendresse ou de ta générosité. Que l' on m' enseigne les chemins qui peuvent me

p94

conduire jusqu' à toi ; les périls à surmonter, les fatigues à supporter seront des plaisirs pour mon coeur.

LETTRE 19

Je suis encore si peu habile dans l' art d' écrire, mon cher Aza, qu' il me faut un temps infini pour former très-peu de lignes. Il arrive souvent qu' après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j' ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j' avais rappelé avec peine à mon souvenir ; je recommence, je ne fais pas mieux, et cependant je continue. J' y trouverais plus de facilité, si je n' avais à te peindre que les expressions de ma tendresse ; la vivacité de mes sentimens aplanirait toutes les difficultés. Mais je voudrais aussi te rendre compte de tout ce qui s' est passé pendant l' intervalle de mon silence. Je voudrais que tu n' ignorasses aucune de mes actions ; néanmoins elles sont depuis

p95

long-temps si peu intéressantes et si uniformes, qu' il me serait impossible de les distinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un espace de temps que l' on nomme six mois, il est allé faire la guerre pour les intérêts de son souverain. Lorsqu' il partit, j' ignorais encore l' usage de sa langue ; cependant, à la vive douleur qu' il fit paraître en se séparant de sa soeur et de moi, je compris que nous le perdions pour long-temps.

J' en versai bien des larmes ; mille craintes remplirent mon coeur ; les bontés de Céline ne purent les effacer. Je perdais en lui la plus solide espérance de te revoir. à qui aurais-je pu avoir recours, s' il m' était arrivé de nouveaux malheurs ? Je n' étais entendue de personne.

Je ne tardai pas à ressentir les effets de cette absence. Madame, dont je n' avais que trop deviné le dédain, et qui ne m' avait tant retenue dans sa chambre que par je ne sais quelle vanité qu' elle tirait, dit-on, de ma naissance et du pouvoir qu' elle a sur moi, me fit enfermer avec Céline dans une maison de vierges, où nous sommes encore. Cette retraite ne me déplairait pas, si, au moment

où je suis en état de tout entendre, elle ne me privait des instructions dont j' ai besoin sur le dessein que je forme d' aller te rejoindre. Les vierges qui l' habitent sont d' une ignorance si profonde, qu' elles ne peuvent satisfaire à mes moindres curiosités.

Le culte qu' elles rendent à la divinité du pays exige qu' elles renoncent à tous ses bienfaits, aux connaissances de l' esprit, aux sentimens du coeur, et je crois même à la raison ; du moins leurs discours le font-ils penser.

Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l' on n' a pas dans les temples du soleil.

Ici les murs, ouverts en quelques endroits, et seulement fermés par des morceaux de fer croisés, assez près l' un de l' autre pour empêcher de sortir, laissent la liberté de voir et d' entretenir les gens du dehors ; c' est ce qu' on appelle des *parloirs* .

C' est à la faveur de cette commodité que je continue à prendre des leçons d' écriture. Je ne parle qu' au maître qui me les donne ; son ignorance à tous autres égards qu' à celui de son art ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paraît pas mieux instruite. Je remarque dans les réponses qu' elle fait à mes questions un certain embarras qui ne peut partir que d' une dissimulation maladroite ou d' une ignorance honteuse. Quoi qu' il

en soit, son entretien est toujours borné aux intérêts de son coeur et à ceux de sa famille.

Le jeune français qui lui parla un jour en sortant du spectacle où l' on chante est son amant, comme j' avais cru le deviner. Mais Madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir, et, pour l' en empêcher plus sûrement, elle ne veut pas même qu' elle parle à qui que ce soit. Ce n' est pas que son choix soit indigne d' elle ; c' est que cette mère glorieuse et dénaturée profite d' un usage barbare établi parmi les grands seigneurs du pays pour obliger Céline à prendre l' habit de vierge, afin de rendre son fils aîné plus riche. Par le même motif, elle a déjà obligé Déterville à choisir un certain ordre, dont il ne pourra plus sortir dès qu' il aura prononcé des paroles

que l' on appelle *vœux* .
Céline résiste de tout son pouvoir au sacrifice
que l' on exige d' elle ; son courage est soutenu par
des lettres de son amant que je reçois de mon
maître à écrire, et que je lui rends ; cependant son
chagrin apporte tant d' altération dans son
caractère, que, loin d' avoir pour moi les mêmes
bontés qu' elle avait avant que je parlasse sa langue,
elle répand sur notre commerce une amertume qui
aigrit mes peines.

p98

Confidente perpétuelle des siennes, je l' écoute
sans ennui, je la plains sans effort, je la console
avec amitié ; et si ma tendresse, réveillée par la
peinture de la sienne, me fait chercher à soulager
l' oppression de mon coeur en prononçant seulement
ton nom, l' impatience et le mépris se peignent
sur son visage ; elle me conteste ton esprit,
tes vertus, et jusqu' à ton amour.

Ma china même (je ne lui sais point d' autre
nom ; celui-là a paru plaisant, on le lui a laissé),
ma china, qui semblait m' aimer, qui m' obéit en
toutes autres occasions, se donne la hardiesse de
m' exhorter à ne plus penser à toi, ou, si je lui
impose silence, elle sort. Céline arrive ; il faut
renfermer mon chagrin. Cette contrainte tyrannique
met le comble à mes maux. Il ne me reste que la
seule et pénible satisfaction de couvrir ce
papier des expressions de ma tendresse, puisqu' il
est le seul témoin docile des sentimens de mon
coeur.

Hélas ! Je prends peut-être des peines inutiles ;
peut-être ne sauras-tu jamais que je n' ai vécu que
pour toi. Cette horrible pensée affaiblit mon
courage sans rompre le dessein que j' ai de continuer
à t' écrire. Je conserve mon illusion pour te
conserver ma vie ; j' écarte la raison barbare qui
voudrait m' éclairer. Si je n' espérais te revoir,
je périrais,

p99

mon cher Aza, j' en suis certaine. Sans toi la
vie m' est un supplice.

LETTRE 20

Jusqu' ici, mon cher Aza, tout occupée des peines de mon coeur, je ne t' ai point parlé de celles de mon esprit ; cependant elles ne sont guère moins cruelles. J' en éprouve une d' un genre inconnu parmi nous, causée par les usages généraux de cette nation, si différens des nôtres, qu' à moins de t' en donner quelques idées, tu ne pourrais compatir à mon inquiétude.

Le gouvernement de cet empire, entièrement opposé à celui du tien, ne peut manquer d' être défectueux. Au lieu que le capa-inca est obligé de pourvoir à la subsistance de ses peuples, en Europe les souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs sujets : aussi les crimes et les malheurs viennent-ils presque tous de besoins mal satisfaits. Le malheur des nobles, en général, naît des difficultés qu' ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misère réelle.

p100

Le commun des hommes ne soutient son état que par ce qu' on appelle commerce ou industrie ; la mauvaise foi est le moindre des crimes qui en résultent.

Une partie du peuple est obligée, pour vivre, de s' en rapporter à l' humanité des autres : les effets en sont si bornés, qu' à peine ces malheureux ont-ils suffisamment de quoi s' empêcher de mourir. Sans avoir de l' or, il est impossible d' acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce qu' on appelle du bien, il est impossible d' avoir de l' or ; et, par une inconséquence qui blesse les lumières naturelles et qui impatiente la raison, cette nation orgueilleuse, suivant les lois d' un faux honneur qu' elle a inventé, attache de la honte à recevoir de tout autre que du souverain ce qui est nécessaire au soutien de sa vie et de son état. Ce souverain répand ses libéralités sur un si petit nombre de ses sujets, en comparaison de la quantité des malheureux, qu' il y aurait autant de folie à prétendre y avoir part que d' ignominie à se délivrer par la mort de l' impossibilité de vivre sans honte. La connaissance de ces tristes vérités n' excita d' abord dans mon coeur que de la pitié pour les misérables, et de l' indignation contre les lois. Mais, hélas ! Que la manière méprisante dont j' entendis

p101

parler de ceux qui ne sont pas riches me fit faire de cruelles réflexions sur moi-même ! Je n' ai ni or, ni terres, ni industrie ; je fais nécessairement partie des citoyens de cette ville. ô ciel ! Dans quelle classe dois-je me ranger ?

Quoique tout sentiment de honte qui ne vient pas d' une faute commise me soit étranger ; quoique je sente combien il est insensé d' en recevoir par des causes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de souffrir de l' idée que les autres ont de moi. Cette peine me serait insupportable, si je n' espérais qu' un jour ta générosité me mettra en état de récompenser ceux qui m' humilient malgré moi par des bienfaits dont je me croyais honorée.

Ce n' est pas que Céline ne mette tout en oeuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois, ce que j' apprend des gens de ce pays me donne en général de la défiance de leur parole. Leurs vertus, mon cher Aza, n' ont pas plus de réalité que leurs richesses. Les meubles que je croyais d' or n' en ont que la superficie ; leur véritable substance est de bois : de même ce qu' ils appellent politesse cache légèrement leurs défauts sous les dehors de la vertu ; mais avec un peu d' attention on en découvre aussi aisément l' artifice que celui de leurs fausses richesses.

p102

Je dois une partie de ces connaissances à une sorte d' écriture que l' on appelle *livres* . Quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu' ils contiennent, ils me sont fort utiles ; j' en tire des notions. Céline m' explique ce qu' elle en sait, et j' en compose des idées que je crois justes.

Quelques-uns de ces livres apprennent ce que les hommes ont fait, et d' autres ce qu' ils ont pensé. Je ne puis t' exprimer, mon cher Aza, l' excellence du plaisir que je trouverais à les lire, si je les entendais mieux, ni le désir extrême que j' ai de connaître quelques-uns des hommes divins qui les composent. Je comprends qu' ils sont à l' âme ce que le soleil est à la terre, et que je trouverais avec eux toutes les lumières, tous les secours dont j' ai besoin ; mais je ne vois nul espoir d' avoir jamais cette satisfaction. Quoique Céline lise assez souvent, elle n' est pas assez instruite pour me satisfaire. à peine avait-elle pensé que les livres fussent faits par des hommes ; elle en

ignore les noms, et même s' ils vivent encore.
Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je
pourrai amasser de ces merveilleux ouvrages ; je
te les expliquerai dans notre langue ; je goûterai
la suprême félicité de donner un plaisir nouveau
à ce que j' aime. Hélas ! Le pourrai-je jamais ?

p103

LETTRE 21

Je ne manquerai plus de matière pour t' entretenir,
mon cher Aza ; on m' a fait parler à un cusipata,
que l' on nomme ici *religieux* : instruit de
tout, il m' a promis de ne me rien laisser ignorer.
Poli comme un grand seigneur, savant comme un
amauta, il sait aussi parfaitement les usages du
monde que les dogmes de sa religion. Son entretien,
plus utile qu' un livre, m' a donné une satisfaction
que je n' avais pas goûtée depuis que mes malheurs
m' ont séparée de toi.

Il venait pour m' instruire de la religion de
France et m' exhorter à l' embrasser. De la façon
dont il m' a parlé des vertus qu' elle prescrit, elles
sont tirées de la loi naturelle, et en vérité aussi
pures que les nôtres ; mais je n' ai pas l' esprit
assez subtil pour apercevoir le rapport que devraient
avoir avec elle les moeurs et les usages de la
nation : j' y trouve au contraire une inconséquence
si remarquable, que ma raison refuse absolument
de s' y prêter.

p104

à l' égard de l' origine et des principes de cette
religion, ils ne m' ont pas paru plus incroyables
que l' histoire de Manco-Capac et du marais
Tisicaca. La morale en est si belle, que j' aurais
écouté le cusipata avec plus de complaisance, s' il
n' eût parlé avec mépris du culte sacré que nous
rendons au soleil. Toute partialité détruit la
confiance. J' aurais pu appliquer à ses raisonnemens
ce qu' il opposait aux miens : mais si les lois de
l' humanité défendent de frapper son semblable
parce que c' est lui faire un mal, à plus forte raison
ne doit-on pas blesser son âme par le mépris de
ses opinions. Je me contentai de lui expliquer mes

sentimens sans contrarier les siens.
D' ailleurs un intérêt plus cher me pressait de
changer le sujet de notre entretien ; je
l' interrompis, dès qu' il me fut possible, pour faire
des questions sur l' éloignement de la ville de Paris
à celle de Cuzco, et sur la possibilité d' en faire
le trajet. Le cusipata y satisfit avec bonté ; et
quoiqu' il me désignât la distance de ces deux villes
d' une façon désespérante, quoiqu' il me fit regarder
comme insurmontable la difficulté d' en faire le
voyage, il me suffit de savoir que la chose était
possible pour affermir mon courage et me donner la
confiance de communiquer mon dessein au bon
religieux.

p105

Il en parut étonné ; il s' efforça de me détourner
d' une telle entreprise avec des mots si doux,
qu' il m' attendrit moi-même sur les périls auxquels je
m' exposerais : cependant ma résolution n' en fut
point ébranlée. Je priai le cusipata avec les plus
vives instances de m' enseigner les moyens de
retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans
aucun détail : il me dit seulement que Déterville,
par sa haute naissance et par son mérite
personnel, étant dans une grande considération,
pourrait tout ce qu' il voudrait ; et qu' ayant un
oncle tout-puissant à la cour d' Espagne, il pouvait
plus aisément que personne me procurer des nouvelles
de nos malheureuses contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre son
retour, qu' il m' assura être prochain, il ajouta
qu' après les obligations que j' avais à ce généreux
ami, je ne pouvais avec honneur disposer de moi
sans son consentement. J' en tombai d' accord, et
j' écoutai avec plaisir l' éloge qu' il me fit des rares
qualités qui distinguent Déterville des personnes
de son rang. Le poids de la reconnaissance est
bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit
que des mains de la vertu.

Le savant homme m' apprit aussi comment le
hasard avait conduit les espagnols jusqu' à ton
malheureux empire, et que la soif de l' or était la

p106

seule cause de leur cruauté. Il m' expliqua ensuite
de quelle façon le droit de la guerre m' avait fait

tomber entre les mains de Déterville par un combat dont il était sorti victorieux, après avoir pris plusieurs vaisseaux aux espagnols, entre lesquels était celui qui me portait.

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tirée de la cruelle obscurité où je vivais sur tant d'événements funestes ; et ce n'est pas un petit soulagement à mes peines. J'attends le reste du retour de Déterville ; il est humain, noble, vertueux : je dois compter sur sa générosité. S'il me rend à toi, quel bienfait ! Quelle joie ! Quel bonheur !

LETTRE 22

J'avais compté, mon cher Aza, me faire un ami du savant cusipata ; mais une seconde visite qu'il m'a faite a détruit la bonne opinion que j'avais prise de lui dans la première. Si d'abord il m'avait paru doux et sincère, cette

p107

fois je n'ai trouvé que de la rudesse et de la fausseté dans tout ce qu'il m'a dit. L'esprit tranquille sur les intérêts de ma tendresse, je voulus satisfaire ma curiosité sur les hommes merveilleux qui font des livres. Je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux, enfin des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la société.

Je ne sais ce que le cusipata trouva de plaisant dans mes questions ; mais il sourit à chacune, et n'y répondit que par des discours si peu mesurés, qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompait.

En effet, si je l'en crois, ces hommes, sans contredit au-dessus des autres par la noblesse et l'utilité de leur travail, restent souvent sans récompense, et sont obligés, pour l'entretien de leur vie, de vendre leurs pensées, ainsi que le peuple vend, pour subsister, les plus viles productions de la terre. Cela peut-il être !

La tromperie, mon cher Aza, ne me déplaît guère moins sous le masque transparent de la plaisanterie que sous le voile épais de la séduction : celle du religieux m'indigna, et je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me satisfaire, je remis la conversation sur le projet de mon voyage ; mais, au lieu de m' en détourner avec la même douceur que la première fois, il m' opposa des raisonnemens si forts et si convaincans, que je ne trouvai que ma tendresse pour toi qui pût les combattre : je ne balançai pas à lui en faire l' aveu.

D' abord il prit une mine gaie, et, paraissant douter de la vérité de mes paroles, il ne me répondit que par des railleries, qui, tout insipides qu' elles étaient, ne laissèrent pas de m' offenser. Je m' efforçai de le convaincre de la vérité ; mais, à mesure que les expressions de mon coeur en prouvaient les sentimens, son visage et ses paroles devinrent sévères : il osa me dire que mon amour pour toi était incompatible avec la vertu ; qu' il fallait renoncer à l' un ou à l' autre ; enfin que je ne pouvais t' aimer sans crime.

à ces paroles insensées la plus vive colère s' empara de mon âme ; j' oubliai la modération que je m' étais prescrite ; je l' accablai de reproches ; je lui appris ce que je pensais de la fausseté de ses paroles ; je lui protestai mille fois de t' aimer toujours ; et, sans attendre ses excuses, je le quittai, et je courus m' enfermer dans ma chambre, où j' étais sûre qu' il ne pourrait me suivre.
ô mon cher Aza, que la raison de ce pays est

bizarre ! Elle convient en général que la première des vertus est de faire du bien, d' être fidèle à ses engagements : elle défend en particulier de tenir ceux que le sentiment le plus pur a formés. Elle ordonne la reconnaissance, et semble prescrire l' ingratitude.

Je serais louable si je te rétablissais sur le trône de tes pères ; je suis criminelle en te conservant un bien plus précieux que tous les empires du monde. On m' approuverait si je récompensais tes bienfaits par les trésors du Pérou. Dépourvue de tout, dépendante de tout, je ne possède que ma tendresse ; on veut que je te la ravisse : il faut être ingrate pour avoir de la vertu. Ah ! Mon cher Aza, je les trahirais toutes si je cessais un moment de t' aimer. Fidèle à leurs lois, je le serai à mon

amour ; je ne vivrai que pour toi.

p110

LETTRE 23

Je crois, mon cher Aza, qu' il n' y a que la joie de te voir qui pourrait l' emporter sur celle que m' a causée le retour de Déterville ; comme s' il ne m' était plus permis d' en goûter sans mélange, elle a été bientôt suivie d' une tristesse qui dure encore.

Céline était hier matin dans ma chambre, quand on vint mystérieusement l' appeler : il n' y avait pas long-temps qu' elle m' avait quittée, lorsqu' elle me fit dire de me rendre au parloir ; j' y courus : quelle fut ma surprise d' y trouver son frère avec elle !

Je ne dissimulai point le plaisir que j' eus de le voir ; je lui dois de l' estime et de l' amitié : ces sentimens sont presque des vertus ; je les exprimai avec autant de vérité que je les sentais.

Je voyais mon libérateur, le seul appui de mes espérances : j' allais parler sans contrainte de toi,

p111

de ma tendresse, de mes desseins ; ma joie allait jusqu' au transport.

Je ne parlais pas encore français lorsque Déterville partit ; combien de choses n' avais-je pas à lui apprendre ! Combien d' éclaircissemens à lui demander ! Combien de reconnaissance à lui témoigner ! Je voulais tout dire à la fois, je disais mal, et cependant je parlais beaucoup.

Je m' aperçus pendant ce temps-là que la tristesse qu' en entrant j' avais remarquée sur le visage de Déterville se dissipait et faisait place à la joie : je m' en applaudissais ; elle m' animait à l' exciter encore. Hélas ! Devais-je craindre d' en donner trop à un ami à qui je dois tout, et de qui j' attends tout ? Cependant ma sincérité le jeta dans une erreur qui me coûte à présent bien des larmes.

Céline était sortie en même temps que j' étais entrée ; peut-être sa présence aurait-elle épargné une explication si cruelle.

Déterville, attentif à mes paroles, paraissait se
plaire à les entendre, sans songer à m' interrompre.
Je ne sais quel trouble me saisit lorsque je voulus
lui demander des instructions sur mon voyage
et lui en expliquer le motif ; mais les expressions
me manquèrent ; je les cherchais : il profita d' un
moment de silence, et, mettant un genou en

p112

terre devant la grille à laquelle ses deux mains
étaient attachées, il me dit d' une voix émue :
à quel sentiment, divine Zilia, dois-je attribuer
le plaisir que je vois aussi naïvement exprimé dans
vos beaux yeux que dans vos discours ? Suis-je le
plus heureux des hommes au moment même où
ma soeur vient de me faire entendre que j' étais le
plus à plaindre ? Je ne sais, lui répondis-je, quel
chagrin Céline a pu vous donner ; mais je suis
bien assurée que vous n' en recevrez jamais de ma
part. Cependant, répliqua-t-il, elle m' a dit que
je ne devais pas espérer d' être aimé de vous. Moi !
M' écriai-je en l' interrompant, moi, je ne vous
aime point ! Ah ! Déterville, comment votre soeur
peut-elle me noircir d' un tel crime ! L' ingratitude
me fait horreur : je me haïrais moi-même, si je
croyais pouvoir cesser de vous aimer.

Pendant que je prononçais ce peu de mots, il
semblait, à l' avidité de ses regards, qu' il voulait
lire dans mon âme.

Vous m' aimez, Zilia, me dit-il, vous m' aimez,
et vous me le dites ! Je donnerais ma vie pour
entendre ce charmant aveu ; je ne puis le croire,
lors même que je l' entends. Zilia, ma chère Zilia,
est-il bien vrai que vous m' aimez ? Ne vous
trompez-vous pas vous-même ? Votre ton, vos yeux,
mon coeur, tout me séduit ; peut-être n' est-ce

p113

que pour me replonger plus cruellement dans le
désespoir d' où je sors.

Vous m' étonnez, repris-je ; d' où naît votre
défiance ? Depuis que je vous connais, si je n' ai
pu me faire entendre par des paroles, toutes mes
actions n' ont-elles pas dû vous prouver que je vous
aime ? Non, répliqua-t-il, je ne puis encore me
flatter : vous ne parlez pas assez bien le français
pour détruire mes justes craintes ; vous ne

cherchez point à me tromper, je le sais : mais expliquez-moi quel sens vous attachez à ces mots adorables, *je vous aime* . Que mon sort soit décidé ; que je meure à vos pieds de douleur ou de plaisir.

Ces mots, lui dis-je, un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernières paroles, ces mots doivent, je crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre sort m'intéresse, que l'amitié et la reconnaissance m'attachent à vous ; ces sentimens plaisent à mon coeur et doivent satisfaire le vôtre.

Ah ! Zilia, me répondit-il, que vos termes s'affaiblissent ! Que votre ton se refroidit ! Céline m'aurait-elle dit la vérité ? N'est-ce point pour Aza que vous sentez tout ce que vous dites ? Non, lui dis-je, le sentiment que j'ai pour Aza est tout différent de ceux que j'ai pour vous ; c'est ce que vous appelez l'amour... quelle peine cela peut-il

p114

vous faire ? Ajoutai-je, en le voyant pâlir, abandonner la grille, et jeter au ciel des regards remplis de douleur. J'ai de l'amour pour Aza parce qu'il en a pour moi, que nous devons être unis. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes, s'écria-t-il, que vous trouvez entre vous et lui, puisque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en ressentit jamais.

Comment se pourrait-il ? Repris-je. Vous n'êtes point de ma nation ; loin que vous m'ayez choisie pour votre épouse, le hasard seul nous a réunis, et ce n'est même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raison auriez-vous pour moi les sentimens dont vous parlez ?

En faut-il d'autres que vos charmes et mon caractère, me répliqua-t-il, pour m'attacher à vous jusqu'à la mort ? Né tendre, paresseux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il aurait fallu me donner pour pénétrer le coeur des femmes, et la crainte de n'y pas trouver la franchise que j'y désirais, ne m'ont laissé pour elles qu'un goût vague ou passager ; j'ai vécu sans passion jusqu'au moment où je vous ai vue ; votre beauté me frappa ; mais son impression aurait peut-être été aussi légère que celle de beaucoup d'autres, si la douceur et la naïveté de votre caractère ne m'avaient

p115

présenté l' objet que mon imagination m' avait si souvent composé. Vous savez, Zilia, si je l' ai respecté cet objet de mon adoration : que ne m' en a-t-il pas coûté pour résister aux occasions séduisantes que m' offrait la familiarité d' une longue navigation ! Combien de fois votre innocence vous aurait-elle livrée à mes transports, si je les eusse écoutés ! Mais, loin de vous offenser, j' ai poussé la discrétion jusqu' au silence ; j' ai même exigé de ma soeur qu' elle ne vous parlerait pas de mon amour ; je n' ai rien voulu devoir qu' à vous-même. Ah ! Zilia, si vous n' êtes point touchée d' un respect si tendre, je vous fuirai ; mais, je le sens, ma mort sera le prix du sacrifice.

Votre mort ! M' écriai-je, pénétrée de la douleur sincère dont je le voyais accablé : hélas ! Quel sacrifice ! Je ne sais si celui de ma vie ne me serait pas moins affreux.

Eh bien, Zilia, me dit-il, si ma vie vous est chère, ordonnez donc que je vive. Que faut-il faire ? Lui dis-je. M' aimer, répondit-il, comme vous aimiez Aza. Je l' aime toujours de même, lui répliquai-je, et je l' aimerai jusqu' à la mort : je ne sais, ajoutai-je, si vos lois vous permettent d' aimer deux objets de la même manière ; mais nos usages et mon coeur me le défendent. Contentez-vous des sentimens que je vous promets ;

p116

je ne puis en avoir d' autres : la vérité m' est chère, je vous la dis sans détour. De quel sang-froid vous m' assassinez ! S' écria-t-il. Ah ! Zilia, que je vous aime, puisque j' adore jusqu' à votre cruelle franchise ! Eh bien, continua-t-il après avoir gardé quelques momens le silence, mon amour surpassera votre cruauté. Votre bonheur m' est plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette sincérité qui me déchire sans ménagement. Quelle est votre espérance sur l' amour que vous conservez pour Aza ? Hélas ! Lui dis-je, je n' en ai qu' en vous seul. Je lui expliquai ensuite comment j' avais appris que la communication aux Indes n' était pas impossible ; je lui dis que je m' étais flattée qu' il me procurerait les moyens d' y retourner, ou tout au moins qu' il aurait assez de bonté pour faire passer jusqu' à toi des noeuds qui t' instruiraient de mon sort, et pour m' en faire avoir les réponses, afin qu' instruite de ta destinée, elle serve de règle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il avec un sang-froid affecté, les mesures nécessaires pour découvrir le sort de votre amant : vous serez satisfaite à cet égard. Cependant vous vous flatteriez en vain de revoir l'heureux Aza : des obstacles invincibles vous séparent.

p117

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon coeur : mes larmes coulèrent en abondance, elles m'empêchèrent long-temps de répondre à Déterville, qui de son côté gardait un morne silence. Eh bien ! Lui dis-je enfin, je ne le verrai plus, mais je n'en vivrai pas moins pour lui : si votre amitié est assez généreuse pour nous procurer quelque correspondance, cette satisfaction suffira pour me rendre la vie moins insupportable, et je mourrai contente, pourvu que vous me promettiez de lui faire savoir que je suis morte en l'aimant.

Ah ! C'en est trop, s'écria-t-il en se levant brusquement : oui, s'il est possible, je serai le seul malheureux. Vous connaîtrez ce coeur que vous dédaignez ; vous verrez de quels efforts est capable un amour tel que le mien, et je vous forcerai au moins à me plaindre. En disant ces mots il sortit et me laissa dans un état que je ne comprends pas encore. J'étais demeurée debout, les yeux attachés sur la porte par où Déterville venait de sortir, abîmée dans une confusion de pensées que je ne cherchais pas même à démêler : j'y serais restée long-temps, si Céline ne fût entrée dans le parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Déterville était sorti sitôt. Je ne lui cachai pas ce qui

p118

s'était passé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appelait le malheur de son frère. Ensuite, tournant sa douleur en colère, elle m'accabla des plus durs reproches, sans que j'osasse y opposer un seul mot. Qu'aurais-je pu lui dire ? Mon trouble me laissait à peine la liberté de penser ; je sortis, elle ne me suivit point. Retirée dans ma chambre, j'y suis restée un jour sans oser paraître, sans avoir eu de nouvelles de personne, et dans un désordre d'esprit qui ne me permettait

pas même de t' écrire.

La colère de Céline, le désespoir de son frère, ses dernières paroles, auxquelles je voudrais et je n' ose donner un sens favorable, livrèrent mon âme tour à tour aux plus cruelles inquiétudes.

J' ai cru enfin que le seul moyen de les adoucir était de te les peindre, de t' en faire part, de chercher dans ta tendresse les conseils dont j' ai besoin ; cette erreur m' a soutenue pendant que j' écrivais ; mais qu' elle a peu duré ! Ma lettre est finie, et les caractères n' en sont tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je souffre ; tu ne sais pas même si j' existe, si je t' aime. Aza, mon cher Aza, ne le sauras-tu jamais ?

p119

LETTRE 24

Je pourrais encore appeler une absence le temps qui s' est écoulé, mon cher Aza, depuis la dernière fois que je t' ai écrit.

Quelques jours après l' entretien que j' eus avec Détéville, je tombai dans une maladie que l' on nomme *la fièvre* . Si, comme je le crois, elle a été causée par les passions douloureuses qui m' agitèrent alors, je ne doute pas qu' elle n' ait été prolongée par les tristes réflexions dont je suis occupée, et par le regret d' avoir perdu l' amitié de Céline.

Quoiqu' elle ait paru s' intéresser à ma maladie, qu' elle m' ait rendu tous les soins qui dépendaient d' elle, c' était d' un air si froid, elle a eu si peu de ménagement pour mon âme, que je ne puis douter de l' altération de ses sentimens. L' extrême amitié qu' elle a pour son frère l' indispose contre moi ; elle me reproche sans cesse de le rendre malheureux : la honte de paraître ingrate m' intimide, les bontés affectées de Céline me gênent,

p120

mon embarras la contraint, la douceur et l' agrément sont bannis de notre commerce. Malgré tant de contrariété et de peine de la part du frère et de la soeur, je ne suis pas insensible

aux événemens qui changent leurs destinées. La mère de Déterville est morte. Cette mère dénaturée n' a point démenti son caractère ; elle a donné tout son bien à son fils aîné. On espère que les gens de loi empêcheront l' effet de cette injustice. Déterville, désintéressé par lui-même, se donne des peines infinies pour tirer Céline de l' oppression. Il semble que son malheur redouble son amitié pour elle ; outre qu' il vient la voir tous les jours, il lui écrit soir et matin. Ses lettres sont remplies de plaintes si tendres contre moi, d' inquiétudes si vives sur ma santé, que, quoique Céline affecte en me les lisant de ne vouloir que m' instruire du progrès de leurs affaires, je démêle aisément son véritable motif.

Je ne doute pas que Déterville ne les écrive afin qu' elles me soient lues ; néanmoins je suis persuadée qu' il s' en abstiendrait, s' il était instruit des reproches dont cette lecture est suivie. Ils font leur impression sur mon coeur. La tristesse me consume.

Jusqu' ici, au milieu des orages, je jouissais de la faible satisfaction de vivre en paix avec moi-même :

p121

aucune tache ne souillait la pureté de mon âme, aucun remords ne la troublait ; à présent je ne puis penser sans une sorte de mépris pour moi-même que je rends malheureuses deux personnes auxquelles je dois la vie ; que je trouble le repos dont elles jouiraient sans moi ; que je leur fais tout le mal qui est en mon pouvoir : et cependant je ne puis ni ne veux cesser d' être criminelle. Ma tendresse pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t' aime !

LETTRE 25

Que la prudence est quelquefois nuisible, mon cher Aza ! J' ai résisté long-temps aux pressantes instances que Déterville m' a fait faire de lui accorder un moment d' entretien. Hélas ! Je fuyais mon bonheur. Enfin, moins par complaisance que par lassitude de disputer avec Céline, je me suis laissé conduire au parloir. à la vue du changement affreux qui rend Déterville presque méconnaissable, je suis restée interdite ; je me repentai déjà de ma démarche ; j' attendais en tremblant

les reproches qu' il me paraissait en droit de me faire. Pouvais-je deviner qu' il allait combler mon âme de plaisir ?

Pardonnez-moi, Zilia, m' a-t-il dit, la violence que je vous fais ; je ne vous aurais pas obligée à me voir, si je ne vous apportais autant de joie que vous me causez de douleur. Est-ce trop exiger qu' un moment de votre vue pour récompense du cruel sacrifice que je vous fais ? Et sans me donner le temps de répondre : voici, continua-t-il, une lettre de ce parent dont on vous a parlé. En vous apprenant le sort d' Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes sermens quel est l' excès de mon amour ; et tout de suite il me fit la lecture de cette lettre. Ah ! Mon cher Aza, ai-je pu l' entendre sans mourir de joie ? Elle m' apprend que tes jours sont conservés, que tu es libre, que tu vis sans péril à la cour d' Espagne. Quel bonheur inespéré !

Cette admirable lettre est écrite par un homme qui te connaît, qui te voit, qui te parle ; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment sur ce précieux papier. Je ne pouvais en arracher les miens ; je n' ai retenu qu' à peine des cris de joie prêts à m' échapper ; les larmes de l' amour inondaient mon visage.

Si j' avais suivi les mouvemens de mon coeur,

cent fois j' aurais interrompu Déterville pour lui dire tout ce que la reconnaissance m' inspirait ; mais je n' oubliais point que mon bonheur devait augmenter ses peines ; je lui cachai mes transports, il ne vit que mes larmes.

Eh bien, Zilia, me dit-il après avoir cessé de lire, j' ai tenu ma parole : vous êtes instruite du sort d' Aza ; si ce n' est point assez, que faut-il faire de plus ? Ordonnez sans contrainte, il n' est rien que vous ne soyez en droit d' exiger de mon amour, pourvu qu' il contribue à votre bonheur. Quoique je dusse m' attendre à cet excès de bonté, elle me surprit et me toucha.

Je fus quelques momens embarrassée de ma réponse ; je craignais d' irriter la douleur d' un homme si généreux. Je cherchais des termes qui

exprimassent la vérité de mon cœur sans offenser la sensibilité du sien ; je ne les trouvais pas, il fallait parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne sera jamais sans mélange, puisque je ne puis concilier les devoirs de l' amour avec ceux de l' amitié ; je voudrais regagner la vôtre et celle de Céline ; je voudrais ne vous point quitter, admirer sans cesse vos vertus, payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnaissance que je dois à vos bontés. Je sens qu' en m' éloignant de deux personnes si chères j' emporterai

p124

des regrets éternels ; mais... quoi ! Zilia, s' écria-t-il, vous voulez nous quitter ! Ah ! Je n' étais point préparé à cette funeste résolution ; je manque de courage pour la soutenir. J' en avais assez pour vous voir ici dans les bras de mon rival. L' effort de ma raison, la délicatesse de mon amour m' avaient affermi contre ce coup mortel ; je l' aurais préparé moi-même ; mais je ne puis me séparer de vous ; je ne puis renoncer à vous voir. Non, vous ne partirez point, continua-t-il avec emportement ; n' y comptez pas ; vous abusez de ma tendresse, vous déchirez sans pitié un cœur perdu d' amour. Zilia, cruelle Zilia, voyez mon désespoir, c' est votre ouvrage. Hélas ! De quel prix payez-vous l' amour le plus pur ! C' est vous, lui dis-je, effrayée de sa résolution, c' est vous que je devrais accuser. Vous flétrissez mon âme en la forçant d' être ingrate ; vous désolez mon cœur par une sensibilité infructueuse. Au nom de l' amitié, ne ternissez pas une générosité sans exemple par un désespoir qui ferait l' amertume de ma vie sans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même sentiment que vous ne pouvez surmonter ; ne me forcez pas à me plaindre de vous ; laissez-moi chérir votre nom, le porter au bout du monde, et le faire révérer à des peuples adoreurs de la vertu.

p125

Je ne sais comment je prononçai ces paroles ; mais Détéville, fixant ses yeux sur moi, semblait ne me point regarder ; renfermé en lui-même, il demeura long-temps dans une profonde méditation ; de mon côté, je n' osais l' interrompre ; nous

observions un égal silence, quand il reprit la parole et me dit avec une espèce de tranquillité : oui, Zilia, je reconnais, je sens toute mon injustice ; mais renonce-t-on de sang-froid à la vue de tant de charmes ? Vous le voulez, vous serez obéie. Quel sacrifice, ô ciel ! Mes tristes jours s'écouleront, finiront sans vous voir ! Au moins si la mort... n' en parlons plus, ajouta-t-il en s' interrompant, ma faiblesse me trahirait : donnez-moi deux jours pour m' assurer de moi-même, je reviendrai vous voir ; il est nécessaire que nous prenions ensemble des mesures pour notre voyage. Adieu, Zilia. Puisse l' heureux Aza sentir tout son bonheur ! En même temps il sortit. Je te l' avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me soit cher, quoique je fusse pénétrée de sa douleur, j' avais trop d' impatience de jouir en paix de ma félicité pour n' être pas bien aise qu' il se retirât. Qu' il est doux après tant de peines de s' abandonner à la joie ! Je passai le reste de la journée dans les plus tendres ravissements. Je ne t' écrivis point, une lettre était trop peu pour mon coeur ;

p126

elle m' aurait rappelé ton absence. Je te voyais, je te parlais, cher Aza ! Que manquerait-il à mon bonheur, si tu avais joint à la précieuse lettre que j' ai reçue quelques gages de ta tendresse ? Pourquoi ne l' as-tu pas fait ? On t' a parlé de moi, tu es instruit de mon sort, et rien ne me parle de ton amour. Mais puis-je douter de ton coeur ? Le mien m' en répond. Tu m' aimes, ta joie est égale à la mienne, tu brûles des mêmes feux, la même impatience te dévore ; que la crainte s' éloigne de mon âme, que la joie y domine sans mélange. Cependant tu as embrassé la religion de ce peuple féroce. Quelle est-elle ? Exige-t-elle que tu renonces à ma tendresse, comme celle de France voudrait que je renonçasse à la tienne ? Non, tu l' aurais rejetée. Quoi qu' il en soit, mon coeur est sous tes lois ; soumise à tes lumières, j' adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inséparables. Que puis-je craindre ? Bientôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penserai plus que par toi, je ne vivrai plus que pour t' aimer.

p127

LETTRE 26

C' est ici, mon cher Aza, que je te reverrai ; mon bonheur s' accroît chaque jour par ses propres circonstances. Je sors de l' entrevue que Déterville m' avait assignée ; quelque plaisir que je me sois fait de surmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le sacrifie sans regret au bonheur de te voir plus tôt. Déterville m' a prouvé avec tant d' évidence que tu peux être ici en moins de temps qu' il ne m' en faudrait pour aller en Espagne, que, quoiqu' il m' ait laissé généreusement le choix, je n' ai pas balancé à t' attendre ; le temps est trop cher pour le prodiguer sans nécessité.

Peut-être, avant de me déterminer, aurais-je examiné cet avantage avec plus de soin, si je n' eusse tiré des éclaircissemens sur mon voyage, qui m' ont décidée en secret sur le parti que je prends ; et ce secret je ne puis le confier qu' à toi. Je me suis souvenue que, pendant la longue route qui m' a conduite à Paris, Déterville donnait

p128

des pièces d' argent et quelquefois d' or dans tous les endroits où nous nous arrêtions. J' ai voulu savoir si c' était par obligation ou par simple libéralité. J' ai appris qu' en France, non-seulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais encore le repos. Hélas ! Je n' ai pas la moindre partie de ce qui serait nécessaire pour contenter l' avidité de ce peuple intéressé ; il faudrait le recevoir des mains de Déterville. Mais pourrais-je me résoudre à contracter volontairement un genre d' obligation dont la honte va presque jusqu' à l' ignominie ? Je ne le puis, mon cher Aza ; cette raison seule m' aurait déterminée à demeurer ici ; le plaisir de te voir plus promptement n' a fait que confirmer ma résolution.

Déterville a écrit devant moi au ministre d' Espagne. Il le presse de te faire partir, avec une générosité qui me pénètre de reconnaissance et d' admiration.

Quels doux momens j' ai passés pendant que Déterville écrivait ! Quel plaisir d' être occupée des arrangemens de ton voyage, de voir les apprêts de mon bonheur, de n' en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au dessein que j'avais de te prévenir, je l'avoue, mon

p129

cher Aza, j'y trouve à présent mille sources de plaisir que je n'y avais pas aperçues. Plusieurs circonstances, qui ne me paraissaient d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéressantes et agréables. Je suivais aveuglément le penchant de mon cœur ; j'oubliais que j'allais te chercher au milieu de ces barbares espagnols dont la seule idée me saisit d'horreur ; je trouve une satisfaction infinie dans la certitude de ne les revoir jamais. La voix de l'amour éteignait celle de l'amitié ; je goûte sans remords la douceur de les réunir. D'un autre côté, Déterville m'a assuré qu'il nous était à jamais impossible de revoir la ville du soleil. Après le séjour de notre patrie, en est-il un plus agréable que celui de France ? Il te plaira, mon cher Aza : quoique la sincérité en soit bannie, on y trouve tant d'agrémens, qu'ils font oublier les dangers de la société.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'est pas nécessaire de t'avertir d'en apporter : tu n'as que faire d'autre mérite ; la moindre partie de tes trésors suffit pour te faire admirer et confondre l'orgueil des magnifiques indigènes de ce royaume ; tes vertus et tes sentimens ne seront estimés que de Déterville et de moi. Il m'a promis de te faire rendre mes noeuds et mes lettres ; il m'a assuré

p130

que tu trouverais des interprètes pour t'expliquer les dernières. On vient me demander le paquet, il faut que je te quitte ; adieu, cher espoir de ma vie : je continuerai à t'écrire : si je ne puis te faire passer mes lettres, je te les garderai. Comment supporterais-je la longueur de ton voyage, si je me privais du seul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes transports, de mon bonheur ?

LETTRE 27

Depuis que je sais mes lettres en chemin, mon

cher Aza, je jouis d' une tranquillité que je ne connaissais plus. Je pense sans cesse au plaisir que tu auras à les recevoir, je vois tes transports, je les partage ; mon âme ne reçoit de toutes parts que des idées agréables, et, pour comble de joie, la paix est rétablie dans notre petite société. Les juges ont rendu à Céline les biens dont sa mère l' avait privée. Elle voit son amant tous les

p131

jours ; son mariage n' est retardé que par les apprêts qui y sont nécessaires. Au comble de ses vœux, elle ne pense plus à me quereller, et je lui en ai autant d' obligation que si je devais à son amitié les bontés qu' elle recommence à me témoigner. Quel qu' en soit le motif, nous sommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un sentiment doux.

Ce matin elle m' en a fait sentir tout le prix par une complaisance qui m' a fait passer d' un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuse d' étoffes, d' habits, de bijoux de toute espèce ; elle est accourue dans ma chambre, m' a emmenée dans la sienne ; et, après m' avoir consultée sur les différentes beautés de tant d' ajustemens, elle a fait elle-même un tas de ce qui avait le plus attiré mon attention, et d' un air empressé elle commandait déjà à nos chinans de le porter chez moi, quand je m' y suis opposée de toutes mes forces. Mes instances n' ont d' abord servi qu' à la divertir ; mais, voyant que son obstination augmentait avec mes refus, je n' ai pu dissimuler davantage mon ressentiment.

Pourquoi, lui ai-je dit les yeux baignés de larmes, pourquoi voulez-vous m' humilier plus que je ne le suis ? Je vous dois la vie et tout ce que

p132

j' ai ; c' est plus qu' il n' en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je sais que, selon vos lois, quand les bienfaits ne sont d' aucune utilité à ceux qui les reçoivent, la honte en est effacée. Attendez donc que je n' en aie plus aucun besoin pour exercer votre générosité. Ce n' est pas sans répugnance, ajoutai-je d' un ton plus modéré, que je me conforme à des sentimens si peu naturels. Nos usages

sont plus humains ; celui qui reçoit s' honore
autant que celui qui donne : vous m' avez appris à
penser autrement ; n' était-ce donc que pour me
faire des outrages ?

Cette aimable amie, plus touchée de mes larmes
qu' irritée de mes reproches, m' a répondu d' un ton
d' amitié : nous sommes bien éloignés, mon frère
et moi, ma chère Zilia, de vouloir blesser votre
délicatesse ; il nous siérait mal de faire les
magnifiques avec vous, vous le connaîtrez dans peu ;
je voulais seulement que vous partageassiez avec
moi les présens d' un frère généreux ; c' était le
plus sûr moyen de lui en marquer ma reconnaissance ;
l' usage, dans le cas où je suis, m' autorisait
à vous les offrir ; mais, puisque vous en êtes
offensée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le
promettez donc ? Lui ai-je dit. Oui, m' a-t-elle
répondu en souriant ; mais permettez-moi d' en
écrire un mot à Déterville.

p133

Je l' ai laissée faire, et la gaîté s' est rétablie
entre nous : nous avons recommencé à examiner
ses parures plus en détail, jusqu' au temps
où on l' a demandée au parloir : elle voulait m' y
mener ; mais, mon cher Aza, est-il pour moi
quelques amusemens comparables à celui de
t' écrire ? Loin d' en chercher d' autres, j' appréhende
ceux que le mariage de Céline me prépare.

Elle prétend que je quitte la maison religieuse
pour demeurer dans la sienne quand elle sera
mariée ; mais, si j' en suis crue...

Aza, mon cher Aza, par quelle agréable surprise
ma lettre fut-elle hier interrompue ! Hélas !

Je croyais avoir perdu pour jamais ces précieux
monumens de notre ancienne splendeur ; je n' y
comptais plus, je n' y pensais même pas. J' en suis
environnée, je les vois, je les touche, et j' en crois
à peine mes yeux et mes mains.

Au moment où je t' écrivais, je vis entrer Céline,
suivie de quatre hommes accablés sous le poids
de gros coffres qu' ils portaient ; ils les posèrent
à terre et se retirèrent. Je pensai que ce pouvait
être de nouveaux dons de Déterville. Je
murmurais déjà en secret, lorsque Céline me dit
en me présentant les clefs : ouvrez, Zilia, ouvrez
sans vous effaroucher ; c' est de la part d' Aza. Je
le crus : à ton nom est-il rien qui puisse arrêter

p134

mon empressement ? J' ouvris avec précipitation, et ma surprise confirma mon erreur en reconnaissant tout ce qui s' offrit à ma vue pour des ornemens du temple du soleil.

Un sentiment confus, mêlé de tristesse et de joie, de plaisir et de regret, remplit tout mon coeur. Je me prosternai devant ces restes sacrés de notre culte et de nos autels ; je les couvris de respectueux baisers, je les arrosai de mes larmes ; je ne pouvais m' en arracher ; j' avais oublié jusqu' à la présence de Céline ; elle me tira de mon ivresse en me donnant une lettre qu' elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi ; mes transports redoublèrent ; mais, quoique je la déchiffrasse avec peine, je connus bientôt qu' elle était de Déterville.

Il me sera plus aisé, mon cher Aza, de te la copier que de t' en expliquer le sens.

Billet de Déterville.

" ces trésors sont à vous, belle Zilia, puisque je les ai trouvés sur le vaisseau qui vous portait. Quelques discussions arrivées entre les gens de l' équipage m' ont empêché jusqu' ici d' en disposer librement. Je voulais vous les présenter moi-même ; mais les inquiétudes que vous avez

p135

témoignées ce matin à ma soeur ne me laissent plus le choix du moment. Je ne saurais trop tôt dissiper vos craintes ; je préférerai toute ma vie votre satisfaction à la mienne. "

je l' avoue en rougissant, mon cher Aza, je sentis moins alors la générosité de Déterville que le plaisir de lui donner des preuves de la mienne. Je mis promptement à part un vase que le hasard plus que la cupidité a fait tomber dans les mains des espagnols. C' est le même, mon coeur l' a reconnu, que tes lèvres touchèrent le jour où tu voulus bien goûter du aca préparé de ma main. Plus riche de ce trésor que de tous ceux qu' on me rendait, j' appelai les gens qui les avaient apportés : je voulais les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville ; mais Céline s' opposa à mon dessein.

Que vous êtes injuste, Zilia ! Me dit-elle. Quoi ! Vous voulez faire accepter des richesses immenses à mon frère, vous que l' offre d' une bagatelle offense ! Rappelez votre équité, si vous voulez en inspirer aux autres.

Ces paroles me frappèrent. Je craignis qu' il n' y eût dans mon action plus d' orgueil et de vengeance que de générosité. Que les vices sont près

p136

des vertus ! J' avouai ma faute ; j' en demandai pardon à Céline ; mais je souffrais trop de la contrainte qu' elle voulait m' imposer pour n' y pas chercher de l' adoucissement. Ne me punissez pas autant que je le mérite, lui dis-je d' un air timide ; ne dédaignez pas quelques modèles du travail de nos malheureuses contrées ; vous n' en avez aucun besoin ; ma prière ne doit point vous offenser. Tandis que je parlais, je remarquai que Céline regardait attentivement deux arbustes d' or chargés d' oiseaux et d' insectes d' un travail excellent : je me hâtai de les lui présenter, avec une petite corbeille d' argent que je remplis de coquillages, de poissons et de fleurs les mieux imitées : elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choisis ensuite plusieurs idoles des nations vaincues par tes ancêtres, et une petite statue qui représentait une vierge du soleil ; j' y joignis un tigre, un lion et d' autres animaux courageux, et je la priai de les envoyer à Déterville. écrivez-lui donc, me dit-elle en souriant ; sans une lettre de votre part, les présents seraient mal reçus.

p137

J' étais trop satisfaite pour rien refuser ; j' écrivis tout ce que me dicta ma reconnaissance ; et lorsque Céline fut sortie, je distribuai de petits présents à sa china et à la mienne : j' en mis à part pour mon maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaisir de donner.

Ce n' a pas été sans choix, mon cher Aza ; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton souvenir n' est point sorti de mes mains.

La chaise d' or que l' on conservait dans le temple pour le jour des visites du capa-inca, ton auguste père, placée d' un côté de ma chambre en forme de trône, me représente ta grandeur et la majesté de ton rang. La grande figure du soleil, que je vis moi-même arracher du temple par les perfides espagnols, suspendue au-dessus,

excite ma vénération ; je me prosterne devant elle, mon esprit l'adore, et mon coeur est tout à toi. Les deux palmiers que tu donnas au soleil pour offrande et pour gage de la foi que tu m'avais jurée, placés aux deux côtés du trône, me rappellent sans cesse tes tendres sermens.
Des fleurs, des oiseaux répandus avec symétrie

p138

dans tous les coins de ma chambre, forment en raccourci l'image de ces magnifiques jardins où je me suis si souvent entretenue de ton idée. Mes yeux satisfaits ne s'arrêtent nulle part sans me rappeler ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui fera jamais la vie de ma vie.

LETTRE 28

Je n'ai pu résister, mon cher Aza, aux instances de Céline ; il a fallu la suivre, et nous sommes depuis deux jours à sa maison de campagne, où son mariage fut célébré en arrivant. Avec quelle violence et quels regrets ne me suis-je pas arrachée à ma solitude ! à peine ai-je eu le temps de jouir de la vue des ornemens précieux qui me la rendaient si chère, que j'ai été forcée de les abandonner ; et pour combien de temps ? Je l'ignore.
La joie et les plaisirs dont tout le monde paraît être enivré me rappellent avec plus de regret les

p139

jours paisibles que je passais à t'écrire, ou du moins à penser à toi : cependant je ne vis jamais des objets si nouveaux pour moi, si merveilleux, et si propres à me distraire ; et, avec l'usage passable que j'ai à présent de la langue du pays, je pourrais tirer des éclaircissemens aussi amusans qu'utiles sur tout ce qui se passe sous mes yeux, si le bruit et le tumulte laissaient à quelqu'un assez de sang-froid pour répondre à mes questions : mais jusqu'ici je n'ai trouvé personne qui en eût la complaisance, et je ne suis guère moins embarrassée que je ne l'étais en arrivant en France. La parure des hommes et des femmes est si brillante, si chargée d'ornemens inutiles ; les uns

et les autres prononcent si rapidement ce qu' ils disent, que mon attention à les écouter m' empêche de les voir, et celle que j' emploie à les regarder m' empêche de les entendre. Je reste dans une espèce de stupidité qui fournirait sans doute beaucoup à leur plaisanterie, s' ils avaient le loisir de s' en apercevoir ; mais ils sont si occupés d' eux-mêmes, que mon étonnement leur échappe. Il n' est que trop fondé, mon cher Aza ; je vois ici des prodiges dont les ressorts sont impénétrables à mon imagination.

Je ne te parlerai pas de la beauté de cette maison, presque aussi grande qu' une ville, ornée

p140

comme un temple, et remplie d' un grand nombre de bagatelles agréables dont je vois faire si peu d' usage, que je ne puis me défendre de penser que les français ont choisi le superflu pour l' objet de leur culte : on lui consacre les arts, qui sont ici tant au-dessus de la nature : ils semblent ne vouloir que l' imiter, ils la surpassent ; et la manière dont ils font usage de ses productions paraît souvent supérieure à la sienne. Ils rassemblent dans les jardins, et presque dans un point de vue, les beautés qu' elle distribue avec économie sur la surface de la terre, et les éléments soumis semblent n' apporter d' obstacles à leurs entreprises que pour rendre leurs triomphes plus éclatans. On voit la terre étonnée nourrir et élever dans son sein les plantes des climats les plus éloignés, sans besoin, sans nécessités apparentes que celles d' obéir aux arts et d' orner l' idole du superflu. L' eau, si facile à diviser, qui semble n' avoir de consistance que par les vaisseaux qui la contiennent, et dont la direction naturelle est de suivre toutes sortes de pentes, se trouve forcée ici à s' élancer rapidement dans les airs, sans guide, sans soutien, par sa propre force, et sans autre utilité que le plaisir des yeux. Le feu, mon cher Aza, le feu, ce terrible élément, je l' ai vu, renonçant à son pouvoir destructeur,

p141

dirigé docilement par une puissance supérieure, prendre toutes les formes qu' on lui prescrit ;

tantôt dessinant un vaste tableau de lumière sur un ciel obscurci par l'absence du soleil, et tantôt nous montrant cet astre divin descendu sur la terre avec ses feux, son activité, sa lumière éblouissante, enfin dans un éclat qui trompe les yeux et le jugement. Quel art, mon cher Aza ! Quels hommes ! Quel génie ! J'oublie tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai vu de leur petitesse : je retombe malgré moi dans mon ancienne admiration.

LETTRE 29

Ce n'est pas sans un véritable regret, mon cher Aza, que je passe de l'admiration du génie des français au mépris de l'usage qu'ils en font. Je me plaisais de bonne foi à estimer cette nation charmante ; mais je ne puis me refuser à l'évidence de ses défauts.

Le tumulte s'est enfin apaisé, j'ai pu faire des questions ; on m'a répondu ; il n'en faut pas davantage

p142

ici pour être instruite au-delà même de ce qu'on veut savoir. C'est avec une bonne foi et une légèreté hors de toute croyance que les français dévoilent les secrets de la perversité de leurs mœurs. Pour peu qu'on les interroge, il ne faut ni finesse ni pénétration pour démêler que leur goût effréné pour le superflu a corrompu leur raison, leur cœur et leur esprit ; qu'il a établi des richesses chimériques sur les ruines du nécessaire ; qu'il a substitué une politesse superficielle aux bonnes mœurs, et qu'il remplace le bon sens et la raison par le faux brillant de l'esprit.

La vanité dominante des français est celle de paraître opulents. Le génie, les arts, et peut-être les sciences, tout se rapporte au faste, tout concourt à la ruine des fortunes ; et comme si la fécondité de leur génie ne suffisait pas pour en multiplier les objets, je sais d'eux-mêmes qu'au mépris des biens solides et agréables que la France produit en abondance, ils tirent à grands frais de toutes les parties du monde les meubles fragiles et sans usage qui font l'ornement de leurs maisons, les parures éblouissantes dont ils sont couverts, jusqu'aux mets et aux liqueurs qui composent leurs repas.

Peut-être, mon cher Aza, ne trouverais-je rien de condamnable dans l' excès de ces superfluités,

p143

si les français avaient des trésors pour y satisfaire, ou qu' ils n' employassent à contenter leur goût que ce qui leur resterait après avoir établi leurs maisons sur une aisance honnête.

Nos lois, les plus sages qui aient été données aux hommes, permettent certaines décorations, dans chaque état, qui caractérisent la naissance ou les richesses, et qu' à la rigueur on pourrait nommer du superflu ; aussi n' est-ce que celui qui naît du dérèglement de l' imagination, celui qu' on ne peut soutenir sans manquer à l' humanité et à la justice, qui me paraît un crime ; en un mot, c' est celui dont les français sont idolâtres, et auquel ils sacrifient leur repos et leur honneur.

Il n' y a parmi eux qu' une classe de citoyens en état de porter le culte de l' idole à son plus haut degré de splendeur sans manquer aux devoirs du nécessaire. Les grands ont voulu les imiter ; mais ils ne sont que les martyrs de cette religion. Quelle peine, quel embarras, quel travail pour soutenir leur dépense au-delà de leurs revenus ! Il y a peu de seigneurs qui ne mettent en usage plus d' industrie, de finesse et de supercherie pour se distinguer par de frivoles somptuosités, que leurs ancêtres n' ont employé de prudence, de valeur et de talents utiles à l' état pour illustrer leur propre nom. Et ne crois pas que je t' en impose, mon

p144

cher Aza : j' entends tous les jours avec indignation des jeunes gens se disputer entre eux la gloire d' avoir mis le plus de subtilité et d' adresse dans les manoeuvres qu' ils emploient pour tirer les superfluités dont ils se parent des mains de ceux qui ne travaillent que pour ne pas manquer du nécessaire.

Quel mépris de tels hommes ne m' inspireraient-ils pas pour toute la nation, si je ne savais d' ailleurs que les français pèchent plus communément faute d' avoir une idée juste des choses que faute de droiture : leur légèreté exclut presque toujours le raisonnement. Parmi eux rien n' est grave, rien n' a de poids ; peut-être aucun n' a jamais

réfléchi sur les conséquences déshonorantes de sa conduite. Il faut paraître riche, c' est une mode, une habitude : on la suit ; un inconvénient se présente, on le surmonte par une injustice ; on ne croit que triompher d' une difficulté ; mais l' illusion va plus loin.

Dans la plupart des maisons, l' indigence et le superflu ne sont séparés que par un appartement. L' un et l' autre partagent les occupations de la journée, mais d' une manière bien différente. Le matin, dans l' intérieur du cabinet, la voix de la pauvreté se fait entendre par la bouche d' un homme payé pour trouver les moyens de les concilier

p145

avec la fausse opulence. Le chagrin et l' humeur président à ces entretiens, qui finissent ordinairement par le sacrifice du nécessaire, que l' on immole au superflu. Le reste du jour, après avoir pris un autre habit, un autre appartement, et presque un autre être, ébloui de sa propre magnificence, on est gai, on se dit heureux : on va même jusqu' à se croire riche.

J' ai cependant remarqué que quelques-uns de ceux qui étalent leur faste avec le plus d' affectation n' osent pas toujours croire qu' ils en imposent. Alors ils se plaisaient eux-mêmes sur leur propre indigence ; ils insultent gaîment à la mémoire de leurs ancêtres, dont la sage économie se contentait de vêtements commodes, de parures et d' ameublements proportionnés à leurs revenus plus qu' à leur naissance. Leur famille, dit-on, et leurs domestiques jouissaient d' une abondance frugale et honnête. Ils dotaient leurs filles ; ils établissaient sur des fondemens solides la fortune du successeur de leur nom, et tenaient en réserve de quoi réparer l' infortune d' un ami ou d' un malheureux.

Te le dirai-je, mon cher Aza ? Malgré l' aspect ridicule sous lequel on me présentait les moeurs de ces temps reculés, elles me plaisaient tellement, j' y trouvais tant de rapport avec la naïveté

p146

des nôtres, que, me laissant entraîner à l' illusion, mon coeur tressaillait à chaque

circonstance, comme si j' eusse dû, à la fin du récit, me trouver au milieu de nos chers citoyens. Mais, aux premiers applaudissemens que j' ai donnés à ces coutumes si sages, les éclats de rire que je me suis attirés ont dissipé mon erreur, et je n' ai trouvé autour de moi que les français insensés de ce temps-ci, qui font gloire du dérèglement de leur imagination.

La même dépravation qui a transformé les biens solides des français en bagatelles inutiles n' a pas rendu moins superficiels les liens de leur société. Les plus sensés d' entre eux, qui gémissent de cette dépravation, m' ont assuré qu' autrefois, ainsi que parmi nous, l' honnêteté était dans l' âme, et l' humanité dans le coeur : cela peut être ; mais à présent, ce qu' ils appellent politesse leur tient lieu de sentiment. Elle consiste dans une infinité de paroles sans signification, d' égards sans estime, et de soins sans affection.

Dans les grandes maisons, un domestique est chargé de remplir les devoirs de la société. Il fait chaque jour un chemin considérable pour aller dire à l' un que l' on est en peine de sa santé, à l' autre que l' on s' afflige de son chagrin, ou que l' on se réjouit de son plaisir. à son retour, on

p147

n' écoute point les réponses qu' il rapporte. On est convenu réciproquement de s' en tenir à la forme, de n' y mettre aucun intérêt ; et ces attentions tiennent lieu d' amitié.

Les égards se rendent personnellement ; on les pousse jusqu' à la puérilité : j' aurais honte de t' en parler, s' il ne fallait tout connaître d' une nation si singulière. On manquerait d' égards pour ses supérieurs, et même pour ses égaux, si, après l' heure du repas que l' on vient de prendre familièrement avec eux, on satisfaisait aux besoins d' une soif pressante sans avoir demandé autant d' excuses que de permissions. On ne doit pas non plus laisser toucher son habit à celui d' une personne considérable, et ce serait lui manquer que de la regarder attentivement ; mais ce serait bien pis si on manquait à la voir. Il me faudrait plus d' intelligence et plus de mémoire que je n' en ai pour te rapporter toutes les frivolités que l' on donne et que l' on reçoit pour des marques de considération, qui veut presque dire de l' estime. à l' égard de l' abondance des paroles, tu entendras un jour, mon cher Aza, que l' exagération, aussitôt désavouée que prononcée, est le fonds

inépuisable de la conversation des français. Ils manquent rarement d'ajouter un compliment superflu à celui qui l'était déjà, dans l'intention de

p148

persuader qu'ils n'en font point. C'est avec des flatteries outrées qu'ils protestent de la sincérité des louanges qu'ils prodiguent, et ils appuient leurs protestations d'amour et d'amitié de tant de termes inutiles, que l'on n'y reconnaît point le sentiment.

ô mon cher Aza, que mon peu d'empressement à parler, que la simplicité de mes expressions doivent leur paraître insipides ! Je ne crois pas que mon esprit leur inspire plus d'estime. Pour mériter quelque réputation à cet égard, il faut avoir fait preuve d'une grande sagacité à saisir les différentes significations des mots et à déplacer leur usage. Il faut exercer l'attention de ceux qui écoutent par la subtilité de pensées souvent impénétrables, ou bien en dérober l'obscurité sous l'abondance des expressions frivoles. J'ai lu dans un de leurs meilleurs livres que " l'esprit du beau monde consiste à dire agréablement des riens, à ne se pas permettre le moindre propos sensé, si on ne le fait excuser par les grâces du discours ; à voiler enfin la raison quand on est obligé de la produire. "

que pourrais-je te dire qui pût te prouver mieux que le bon sens et la raison, qui sont regardés comme le nécessaire de l'esprit, sont méprisés

p149

ici, comme tout ce qui est utile ? Enfin, mon cher Aza, sois assuré que le superflu domine si souverainement en France, que qui n'a qu'une fortune honnête est pauvre, qui n'a que des vertus est plat, et qui n'a que du bon sens est sot.

LETTRE 30

Le penchant des français les porte si naturellement aux extrêmes, mon cher Aza, que Déterville, quoique exempt de la plus grande partie des défauts de sa nation, participe néanmoins à celui-là. Non content de tenir la promesse qu'il

m' a faite de ne plus me parler de ses sentimens, il évite avec une attention marquée de se remontrer auprès de moi. Obligés de nous voir sans cesse, je n' ai pas encore trouvé l' occasion de lui parler.

Quoique la compagnie soit toujours fort nombreuse et fort gaie, la tristesse règne sur son visage.

Il est aisé de deviner que ce n' est pas sans violence qu' il subit la loi qu' il s' est imposée. Je devrais peut-être lui en tenir compte ; mais j' ai tant

p150

de questions à lui faire sur les intérêts de mon coeur, que je ne puis lui pardonner son affectation à me fuir.

Je voudrais l' interroger sur la lettre qu' il a écrite en Espagne, et savoir si elle peut être arrivée à présent. Je voudrais avoir une idée juste du temps de ton départ, de celui que tu emploieras à faire ton voyage, afin de fixer celui de mon bonheur.

Une espérance fondée est un bien réel ; mais, mon cher Aza, elle est bien plus chère quand on en voit le terme.

Aucun des plaisirs qui occupent la compagnie ne m' affecte ; ils sont trop bruyans pour mon âme ; je ne jouis plus de l' entretien de Céline. Tout occupée de son nouvel époux, à peine puis-je trouver quelques momens pour lui rendre des devoirs d' amitié. Le reste de la compagnie ne m' est agréable qu' autant que je puis en tirer des lumières sur les différens objets de ma curiosité, et je n' en trouve pas toujours l' occasion. Ainsi, souvent seule au milieu du monde, je n' ai d' amusemens que mes pensées : elles sont toutes à toi, cher ami de mon coeur ; tu seras à jamais le seul confident de mon âme, de mes plaisirs et de mes peines.

p151

LETTRE 31

J' avais grand tort, mon cher Aza, de désirer si vivement un entretien avec Détéville. Hélas ! Il ne m' a que trop parlé ; quoique je désavoue le

trouble qu' il a excité dans mon âme, il n' est point encore effacé.

Je ne sais quelle sorte d' impatience se joignit hier à l' ennui que j' éprouve souvent. Le monde et le bruit me devinrent plus importuns qu' à l' ordinaire ; jusqu' à la tendre satisfaction de Céline et de son époux, tout ce que je voyais m' inspirait une indignation approchant du mépris. Honteuse de trouver des sentimens si injustes dans mon coeur, j' allai cacher l' embarras qu' ils me causaient dans l' endroit le plus reculé du jardin. à peine m' étais-je assise au pied d' un arbre, que des larmes involontaires coulèrent de mes yeux. Le visage caché dans mes mains, j' étais ensevelie dans une rêverie si profonde, que Déterville était à genoux à côté de moi avant que je l' eusse aperçu.

p152

Ne vous offensez pas, Zilia, me dit-il ; c' est le hasard qui m' a conduit à vos pieds, je ne vous cherchais pas. Importuné du tumulte, je venais jouir en paix de ma douleur. Je vous ai aperçue, j' ai combattu avec moi-même pour m' éloigner de vous : mais je suis trop malheureux pour l' être sans relâche ; par pitié pour moi je me suis approché ; j' ai vu couler vos larmes, je n' ai plus été le maître de mon coeur : cependant, si vous m' ordonnez de vous fuir, je vous obéirai. Le pourrez-vous, Zilia ? Vous suis-je odieux ? Non, lui dis-je ; au contraire, asseyez-vous, je suis bien aise de trouver une occasion de m' expliquer. Depuis vos derniers bienfaits... n' en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je en l' interrompant à mon tour, pour être tout-à-fait généreux, il faut se prêter à la reconnaissance ; je ne vous ai point parlé depuis que vous m' avez rendu les précieux ornemens du temple où j' ai été élevée. Peut-être en vous écrivant ai-je mal exprimé les sentimens qu' un tel excès de bonté m' inspirait ; je veux... hélas ! Interrompit-il encore, que la reconnaissance est peu flatteuse pour un coeur malheureux ! Compagne de l' indifférence, elle ne s' allie que trop souvent avec la haine. Qu' osez-vous penser ? M' écriai-je : ah ! Déterville, combien j' aurais de reproches à vous faire,

p153

si vous n' étiez pas tant à plaindre ! Bien loin de vous haïr, dès le premier moment où je vous ai vu, j' ai senti moins de répugnance à dépendre de vous que des espagnols. Votre douceur et votre bonté me firent désirer dès-lors de gagner votre amitié. à mesure que j' ai démêlé votre caractère, je me suis confirmée dans l' idée que vous méritiez toute la mienne ; et, sans parler des extrêmes obligations que je vous ai, puisque ma reconnaissance vous blesse, comment aurais-je pu me défendre des sentimens qui vous sont dus ? Je n' ai trouvé que vos vertus dignes de la simplicité des nôtres. Un fils du soleil s' honorerait de vos sentimens ; votre raison est presque celle de la nature ; combien de motifs pour vous chérir ! Jusqu' à la noblesse de votre figure, tout me plaît en vous : l' amitié a des yeux aussi-bien que l' amour. Autrefois, après un moment d' absence, je ne vous voyais pas revenir sans qu' une sorte de sérénité ne se répandît dans mon coeur ; pourquoi avez-vous changé ces innocens plaisirs en peines et en contraintes ? Votre raison ne paraît plus qu' avec effort ; j' en crains sans cesse les écarts. Les sentimens dont vous m' entretenez gênent l' expression des miens ; ils me privent du plaisir de vous peindre sans détour les charmes que je goûterais dans votre amitié,

p154

si vous n' en troublez la douceur. Vous m' ôtez jusqu' à la volupté délicate de regarder mon bienfaiteur ; vos yeux embarrassent les miens ; je n' y remarque plus cette agréable tranquillité qui passait quelquefois jusqu' à mon âme ; je n' y trouve plus qu' une morne douleur qui me reproche sans cesse d' en être la cause. Ah ! Déterville, que vous êtes injuste, si vous croyez souffrir seul ! Ma chère Zilia, s' écria-t-il en me baisant la main avec ardeur, que vos bontés et votre franchise redoublent mes regrets ! Quel trésor que la possession d' un coeur tel que le vôtre ! Mais avec quel désespoir vous m' en faites sentir la perte ! Puissante Zilia, continua-t-il, quel pouvoir est le vôtre ! N' était-ce point assez de me faire passer de la profonde indifférence à l' amour excessif, de l' indolence à la fureur ? Faut-il encore vaincre des sentimens que vous avez fait naître ? Le pourrai-je ? Oui, lui dis-je, cet effort est digne de vous, de votre coeur. Cette action juste vous

élève au-dessus des mortels. Mais pourrai-je y survivre ? Reprit-il douloureusement : n' espérez pas au moins que je serve de victime au triomphe de votre amant ; j' irai loin de vous adorer votre idée ; elle fera la nourriture amère de mon coeur : je vous aimerai, et je ne vous verrai plus ! Ah ! Du moins ne m' oubliez pas...

p155

les sanglots étouffèrent sa voix ; il se hâta de cacher les larmes qui couvraient son visage ; j' en répandais moi-même. Aussi touchée de sa générosité que de sa douleur, je pris une de ses mains que je serrai dans les miennes : non, lui dis-je, vous ne partirez point : laissez-moi mon ami ; contentez-vous des sentiments que j' aurai toute ma vie pour vous ; je vous aime presque autant que j' aime Aza ; mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia, s' écria-t-il avec transport, accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus sensibles ? Un mortel poison détruira-t-il sans cesse le charme que vous répandez sur vos paroles ? Que je suis insensé de me livrer à leur douceur ! Dans quel honteux abaissement je me plonge ! C' en est fait, je me rends à moi-même, ajouta-t-il d' un ton ferme ; adieu, vous verrez bientôt Aza. Puisse-t-il ne pas vous faire éprouver les tourmens qui me dévorent ! Puisse-t-il être tel que vous le désirez, et digne de votre coeur ! Quelles alarmes, mon cher Aza, l' air dont il prononça ces dernières paroles ne jeta-t-il pas dans mon âme ! Je ne pus me défendre des soupçons qui se présentèrent en foule à mon esprit. Je ne doutai pas que Déterville ne fût mieux instruit qu' il ne voulait le paraître ; qu' il ne m' eût

p156

caché quelques lettres qu' il pouvait avoir reçues d' Espagne ; enfin, oserai-je le prononcer ? Que tu ne fusses infidèle. Je lui demandai la vérité avec les dernières instances : tout ce que je pus tirer de lui ne fut que des conjectures vagues, aussi propres à confirmer qu' à détruire mes craintes. Cependant les réflexions qu' il fit sur l' inconstance des hommes, sur les

dangers de l'absence, et sur la légèreté avec laquelle tu avais changé de religion, jetèrent quelque trouble dans mon âme.

Pour la première fois ma tendresse me devint un sentiment pénible ; pour la première fois je craignis de perdre ton cœur. Aza, s'il était vrai ! Si tu ne m'aimais plus ! ... ah ! Que jamais un tel soupçon ne souille la pureté de mon cœur ! Non, je serais seule coupable, si je m'arrêtais un moment à cette pensée, indigne de ma candeur, de ta vertu, de ta constance. Non, c'est le désespoir qui a suggéré à Déterville ces affreuses idées. Son trouble et son égarement ne devaient-ils pas me rassurer ? L'intérêt qui le faisait parler ne devait-il pas m'être suspect ? Il me le fut, mon cher Aza : mon chagrin se tourna tout entier contre lui ; je le traitai durement ; il me quitta désespéré. Aza ! Je t'aime si tendrement ! Non, jamais tu ne pourras m'oublier.

p157

LETTRE 32

Que ton voyage est long, mon cher Aza ! Que je désire ardemment ton arrivée ! Le terme m'en paraît plus vague que je ne l'avais encore envisagé, et je me garde bien de faire là-dessus aucune question à Déterville. Je ne puis lui pardonner la mauvaise opinion qu'il a de ton cœur. Celle que je prends du sien diminue beaucoup la pitié que j'avais de ses peines et le regret d'être en quelque façon séparée de lui.

Nous sommes à Paris depuis quinze jours ; je demeure avec Céline dans la maison de son mari, assez éloignée de celle de son frère pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient souvent y manger ; mais nous menons une vie si agitée, Céline et moi, qu'il n'a pas le loisir de me parler en particulier.

Depuis notre retour nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajustement, et le reste à ce qu'on appelle rendre des devoirs.

p158

Ces deux occupations me paraîtraient aussi infructueuses qu'elles sont fatigantes, si la dernière ne me procurait les moyens de m'instruire encore plus particulièrement des mœurs du pays. à mon arrivée en France, n'ayant aucune connaissance de la langue, je ne jugeais que sur les apparences. Lorsque je commençai à en faire usage, j'étais dans la maison religieuse : tu sais que j'y trouvais peu de secours pour mon instruction ; je n'ai vu à la campagne qu'une espèce de société particulière : c'est à présent que, répandue dans ce qu'on appelle le grand monde, je vois la nation entière, et que je puis l'examiner sans obstacle. Les devoirs que nous rendons consistent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maisons qu'il est possible, pour y payer et y recevoir un tribut de louanges réciproques sur la beauté du visage et de la taille, sur l'excellence du goût et du choix des parures, et jamais sur les qualités de l'âme. Je n'ai pas été long-temps sans m'apercevoir de la raison qui fait prendre tant de peines pour acquérir cet hommage frivole ; c'est qu'il faut nécessairement le recevoir en personne, encore n'est-il que bien momentanément. Dès que l'on disparaît, il prend une autre forme ; les agréments que l'on trouvait à celle qui sort ne servent plus

p159

que de comparaison méprisante pour établir les perfections de celle qui arrive. La censure est le goût dominant des français, comme l'inconséquence est le caractère de la nation. Leurs livres sont la critique générale des mœurs, et leur conversation celle de chaque particulier, pourvu néanmoins qu'ils soient absents ; alors on dit librement tout le mal que l'on en pense, et quelquefois celui que l'on ne pense pas. Les plus gens de bien suivent la coutume ; on les distingue seulement à une certaine formule d'apologie de leur franchise et de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révèlent sans scrupule les défauts, les ridicules, et jusqu'aux vices de leurs amis. Si la sincérité dont les français font usage les uns envers les autres n'a point d'exception, de même leur confiance réciproque est sans bornes. Il ne faut ni éloquence pour se faire écouter, ni probité pour se faire croire. Tout est dit, tout est reçu avec la même légèreté. Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en

général les français soient nés méchants ; je serais plus injuste qu' eux, si je te laissais dans l' erreur.

Naturellement sensibles, touchés de la vertu, je n' en ai point vu qui écoutassent sans attendrissement le récit que l' on m' oblige souvent de faire

p160

de la droiture de nos coeurs, de la candeur de nos sentimens et de la simplicité de nos moeurs ; s' ils vivaient parmi nous, ils deviendraient vertueux : l' exemple et la coutume sont les tyrans de leur conduite.

Tel qui pense bien d' un absent en médit pour n' être pas méprisé de ceux qui l' écoutent : tel autre serait bon, humain, sans orgueil, s' il ne craignait d' être ridicule ; et tel est ridicule par état qui serait un modèle de perfection s' il osait hautement avoir du mérite.

Enfin, mon cher Aza, chez la plupart d' entre eux les vices sont artificiels comme les vertus, et la frivolité de leur caractère ne leur permet d' être qu' imparfaitement ce qu' ils sont. Tels à peu près que certains jouets de leur enfance, imitation informe des êtres pensans, ils ont du poids aux yeux, de la légèreté au tact, la surface colorée, un intérieur informe, un prix apparent, aucune valeur réelle. Aussi ne sont-ils guère estimés par les autres nations que comme les jolies bagatelles le sont dans la société. Le bon sens sourit à leurs gentilleses, et les remet froidement à leur place. Heureuse la nation qui n' a que la nature pour guide, la vérité pour principe, et la vertu pour mobile !

p161

LETTRE 33

Il n' est pas surprenant, mon cher Aza, que l' inconséquence soit une suite du caractère léger des français ; mais je ne puis assez m' étonner de ce qu' avec autant et plus de lumières qu' aucune autre nation, ils semblent ne pas apercevoir les contradictions choquantes que les étrangers

remarquent en eux dès la première vue.
Parmi le grand nombre de celles qui me frappent
tous les jours je n' en vois point de plus
deshonorante pour leur esprit que leur façon de
penser sur les femmes. Ils les respectent, mon
cher Aza, et en même temps ils les méprisent
avec un égal excès.

La première loi de leur politesse, ou, si tu
veux, de leur vertu (car jusqu' ici je ne leur en ai
guère découvert d' autres), regarde les femmes.
L' homme du plus haut rang doit des égards à celle
de la plus vile condition ; il se couvrirait de honte
et de ce qu' on appelle ridicule, s' il lui faisait
quelque insulte personnelle ; et cependant l' homme
le moins considérable, le moins estimé, peut
tromper,

p162

trahir une femme de mérite, noircir sa réputation
par des calomnies, sans craindre ni blâme
ni punition.

Si je n' étais assurée que bientôt tu pourras en
juger par toi-même, oserais-je te peindre des
contrastes que la simplicité de nos esprits peut
à peine concevoir ? Docile aux notions de la nature,
notre génie ne va pas au-delà. Nous avons trouvé que
la force et le courage dans un sexe indiquaient
qu' il devait être le soutien et le défenseur de
l' autre ; nos lois y sont conformes. Ici, loin de
compatir à la faiblesse des femmes, celles du peuple,
accablées de travail, n' en sont soulagées ni par
les lois ni par leurs maris ; celles d' un rang plus
élevé, jouets de la séduction ou de la méchanceté
des hommes, n' ont, pour se dédommager de
leurs perfidies, que les dehors d' un respect
purent imaginaire, toujours suivi de la plus
mordante satire.

Je m' étais bien aperçue en entrant dans le
monde que la censure habituelle de la nation
tombait principalement sur les femmes, et que
les hommes entre eux ne se méprisaient qu' avec
ménagement : j' en cherchais la cause dans leurs
bonnes qualités, lorsqu' un accident me l' a fait
découvrir parmi leurs défauts.

p163

Dans toutes les maisons où nous sommes

entrées depuis deux jours on a raconté la mort d' un jeune homme tué par un de ses amis ; et l' on approuvait cette action barbare, par la seule raison que le mort avait parlé au désavantage du vivant. Cette nouvelle extravagance me parut d' un caractère assez sérieux pour être approfondie. Je m' informai, et j' appris, mon cher Aza, qu' un homme est obligé d' exposer sa vie pour la ravir à un autre, s' il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui, ou à se bannir de la société, s' il refuse de prendre une vengeance si cruelle. Il n' en fallut pas davantage pour m' ouvrir les yeux sur ce que je cherchais. Il est clair que les hommes naturellement lâches, sans honte et sans remords, ne craignent que les punitions corporelles, et que, si les femmes étaient autorisées à punir les outrages qu' on leur fait de la même manière dont ils sont obligés de se venger de la plus légère insulte, tel que l' on voit reçu et accueilli dans la société ne le serait plus ; ou, retiré dans un désert, il y cacherait sa honte et sa mauvaise foi. L' impudence et l' effronterie dominant entièrement les jeunes hommes, surtout quand ils ne risquent rien. Le motif de leur conduite avec les femmes n' a pas besoin d' autre éclaircissement : mais je ne vois pas encore le

p164

fondement du mépris intérieur que je remarque pour elles presque dans tous les esprits ; je ferai mes efforts pour le découvrir ; mon propre intérêt m' y engage. ô mon cher Aza ! Quelle serait ma douleur, si à ton arrivée on te parlait de moi comme j' entends parler des autres !

LETTRE 34

Il m' a fallu beaucoup de temps, mon cher Aza, pour approfondir la cause du mépris que l' on a presque généralement ici pour les femmes. Enfin je crois l' avoir découverte dans le peu de rapport qu' il y a entre ce qu' elles sont et ce que l' on s' imagine qu' elles devraient être. On voudrait, comme ailleurs, qu' elles eussent du mérite et de la vertu. Mais il faudrait que la nature les fît ainsi ; car l' éducation qu' on leur donne est si opposée à la fin qu' on se propose, qu' elle me paraît être le chef-d' oeuvre de l' inconséquence française. On sait au Pérou, mon cher Aza, que, pour

préparer les humains à la pratique des vertus, il faut leur inspirer dès l' enfance un courage et une

p165

certaine fermeté d' âme qui leur forment un caractère décidé ; on l' ignore en France. Dans le premier âge, les enfans ne paraissent destinés qu' au divertissement des parens et de ceux qui les gouvernent. Il semble que l' on veuille tirer un honteux avantage de leur incapacité à découvrir la vérité. On les trompe sur ce qu' ils ne voient pas. On leur donne des idées fausses de ce qui se présente à leurs sens, et l' on rit inhumainement de leurs erreurs ; on augmente leur sensibilité et leur faiblesse naturelle par une puérile compassion pour les petits accidens qui leur arrivent : on oublie qu' ils doivent être des hommes.

Je ne sais quelles sont les suites de l' éducation qu' un père donne à son fils, je ne m' en suis pas informée. Mais je sais que, du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des instructions, on les enferme dans une maison religieuse pour leur apprendre à vivre dans le monde ; que l' on confie le soin d' éclairer leur esprit à des personnes auxquelles on ferait peut-être un crime d' en avoir, et qui sont incapables de leur former le coeur, qu' elles ne connaissent pas.

Les principes de religion, si propres à servir de germe à toutes les vertus, ne sont appris que superficiellement et par mémoire. Les devoirs à l' égard de la divinité ne sont pas inspirés avec

p166

plus de méthode. Ils consistent dans de petites cérémonies d' un culte extérieur, exigées avec tant de sévérité, pratiquées avec tant d' ennui, que c' est le premier joug dont on se défait en entrant dans le monde ; et si l' on en conserve encore quelques usages, à la manière dont on s' en acquitte, on croirait volontiers que ce n' est qu' une espèce de politesse que l' on rend par habitude à la divinité.

D' ailleurs rien ne remplace les premiers fondemens d' une éducation mal dirigée. On ne connaît presque point en France le respect pour soi-même, dont on prend tant de soin de remplir le coeur de nos jeunes vierges. Ce sentiment généreux qui nous

rend les juges les plus sévères de nos actions et de nos pensées, qui devient un principe sûr quand il est bien senti, n' est ici d' aucune ressource pour les femmes. Au peu de soin que l' on prend de leur âme, on serait tenté de croire que les français sont dans l' erreur de certains peuples barbares qui leur en refusent une.

Régler les mouvemens du corps, arranger ceux du visage, composer l' extérieur, sont les points essentiels de l' éducation. C' est sur les attitudes plus ou moins gênantes de leurs filles que les parens se glorifient de les avoir bien élevées. Ils leur recommandent de se pénétrer de confusion pour une faute commise contre la bonne grâce : ils ne

p167

leur disent pas que la contenance honnête n' est qu' une hypocrisie, si elle n' est l' effet de l' honnêteté de l' âme. On excite sans cesse en elles ce méprisable amour-propre, qui n' a d' effet que sur les agrémens extérieurs. On ne leur fait pas connaître celui qui forme le mérite, et qui n' est satisfait que par l' estime. On borne la seule idée qu' on leur donne de l' honneur à n' avoir point d' amans, en leur présentant sans cesse la certitude de plaire pour récompense de la gêne et de la contrainte qu' on leur impose ; et le temps le plus précieux pour former l' esprit est employé à acquérir des talens imparfaits dont on fait peu d' usage dans la jeunesse, et qui deviennent ridicules dans un âge plus avancé.

Mais ce n' est pas tout, mon cher Aza, l' inconséquence des français n' a point de bornes. Avec de tels principes ils attendent de leurs femmes la pratique des vertus qu' ils ne leur font pas connaître ; ils ne leur donnent pas même une idée juste des termes qui les désignent. Je tire tous les jours plus d' éclaircissement qu' il ne m' en faut là-dessus dans les entretiens que j' ai avec de jeunes personnes dont l' ignorance ne me cause pas moins d' étonnement que tout ce que j' ai vu jusqu' ici.

Si je leur parle de sentimens, elles se défendent

p168

d' en avoir, parce qu' elles ne connaissent que celui de l' amour. Elles n' entendent par le mot de *bonté*

que la compassion naturelle que l' on éprouve à la vue d' un être souffrant ; et j' ai même remarqué qu' elles en sont plus affectées pour des animaux que pour des humains ; mais cette bonté tendre, réfléchie, qui fait faire le bien avec noblesse et discernement, qui porte à l' indulgence et à l' humanité, leur est totalement inconnue. Elles croient avoir rempli toute l' étendue des devoirs de la discrétion en ne révélant qu' à quelques amies les secrets frivoles qu' elles ont surpris ou qu' on leur a confiés. Mais elles n' ont aucune idée de cette discrétion circonspecte, délicate et nécessaire pour n' être point à charge, pour ne blesser personne, et pour maintenir la paix dans la société.

Si j' essaie de leur expliquer ce que j' entends par la modération, sans laquelle les vertus mêmes sont presque des vices ; si je parle de l' honnêteté des moeurs, de l' équité à l' égard des inférieurs, si peu pratiquée en France, et de la fermeté à mépriser et à fuir les vicieux de qualité, je remarque à leur embarras qu' elles me soupçonnent de parler la langue péruvienne, et que la seule politesse les engage à feindre de m' entendre. Elles ne sont pas mieux instruites sur la connaissance

p169

du monde, des hommes et de la société. Elles ignorent jusqu' à l' usage de leur langue naturelle ; il est rare qu' elles la parlent correctement, et je ne m' aperçois pas sans une extrême surprise que je suis à présent plus savante qu' elles à cet égard.

C' est dans cette ignorance que l' on marie les filles, à peine sorties de l' enfance. Dès-lors il semble, au peu d' intérêt que les parens prennent à leur conduite, qu' elles ne leur appartiennent plus. La plupart des maris ne s' en occupent pas davantage. Il serait encore temps de réparer les défauts de la première éducation ; on n' en prend pas la peine. Une jeune femme, libre dans son appartement, y reçoit sans contrainte les compagnies qui lui plaisent. Ses occupations sont ordinairement puériles, toujours inutiles, et peut-être au-dessous de l' oisiveté. On entretient son esprit tout au moins de frivolités malignes ou insipides, plus propres à la rendre méprisable que la stupidité même. Sans confiance en elle, son mari ne cherche point à la former au soin de ses affaires, de sa famille et de sa maison. Elle ne participe au tout de ce

petit univers que par la représentation. C' est une figure d' ornement pour amuser les curieux ; aussi, pour peu que l' humeur impérieuse se joigne au goût de la dissipation, elle donne dans tous les

p170

travers, passe rapidement de l' indépendance à la licence, et bientôt elle arrache le mépris et l' indignation des hommes malgré leur penchant et leur intérêt à tolérer les vices de la jeunesse en faveur de ses agrémens.

Quoique je te dise la vérité avec toute la sincérité de mon coeur, mon cher Aza, garde-toi bien de croire qu' il n' y ait point ici de femmes de mérite. Il en est d' assez heureusement nées pour se donner à elles-mêmes ce que l' éducation leur refuse. L' attachement à leurs devoirs, la décence de leurs moeurs et les agrémens honnêtes de leur esprit attirent sur elles l' estime de tout le monde. Mais le nombre de celles-là est si borné en comparaison de la multitude, qu' elles sont connues et révérees par leur propre nom. Ne crois pas non plus que le dérangement de la conduite des autres vienne de leur mauvais naturel. En général, il me semble que les femmes naissent ici, bien plus communément que chez nous, avec toutes les dispositions nécessaires pour égaler les hommes en mérite et en vertus. Mais, comme s' ils en convenaient au fond de leur coeur, et que leur orgueil ne pût supporter cette égalité, ils contribuent en toute manière à les rendre méprisables, soit en manquant de considération pour les leurs, soit en séduisant celles des autres.

p171

Quand tu sauras qu' ici l' autorité est entièrement du côté des hommes, tu ne douteras pas, mon cher Aza, qu' ils ne soient responsables de tous les désordres de la société. Ceux qui par une lâche indifférence laissent suivre à leurs femmes le goût qui les perd, sans être les plus coupables, ne sont pas les moins dignes d' être méprisés ; mais on ne fait pas assez d' attention à ceux qui, par l' exemple d' une conduite vicieuse et indécente, entraînent leurs femmes dans le dérèglement, ou par dépit, ou par vengeance. Et en effet, mon cher Aza, comment ne seraient-elles

pas révoltées contre l' injustice des lois qui tolèrent l' impunité des hommes, poussée au même excès que leur autorité ? Un mari, sans craindre aucune punition, peut avoir pour sa femme les manières les plus rebutantes ; il peut dissiper en prodigalités aussi criminelles qu' excessives non-seulement son bien, celui de ses enfans, mais même celui de la victime qu' il fait gémir presque dans l' indigence par une avarice pour les dépenses honnêtes, qui s' allie très-communément ici avec la prodigalité. Il est autorisé à punir rigoureusement l' apparence d' une légère infidélité en se livrant sans honte à toutes celles que le libertinage lui suggère. Enfin, mon cher Aza, il semble qu' en France les liens du mariage ne soient

p172

récioproques qu' au moment de la célébration, et que dans la suite les femmes seules y doivent être assujetties.

Je pense et je sens que ce serait les honorer beaucoup que de les croire capables de conserver de l' amour pour leur mari malgré l' indifférence et les dégoûts dont la plupart sont accablées : mais qui peut résister au mépris ?

Le premier sentiment que la nature a mis en nous est le plaisir d' être, et nous le sentons plus vivement et par degrés à mesure que nous nous apercevons du cas que l' on fait de nous.

Le bonheur machinal du premier âge est d' être aimé de ses parens et accueilli des étrangers. Celui du reste de la vie est de sentir l' importance de notre être à proportion qu' il devient nécessaire au bonheur d' un autre. C' est toi, mon cher Aza, c' est ton amour extrême, c' est la franchise de nos coeurs, la sincérité de nos sentimens qui m' ont dévoilé les secrets de la nature et ceux de l' amour. L' amitié, ce sage et doux lien, devrait peut-être remplir tous nos vœux ; mais elle partage sans crime et sans scrupule son affection entre plusieurs objets ; l' amour, qui donne et qui exige une préférence exclusive, nous présente une idée si haute, si satisfaisante de notre être, qu' elle seule peut contenter l' avide ambition de primauté qui naît avec

p173

nous, qui se manifeste dans tous les âges, dans

tous les temps, dans tous les états, et le goût naturel pour la propriété achève de déterminer notre penchant à l' amour.

Si la possession d' un meuble, d' un bijou, d' une terre est un des sentimens les plus agréables que nous éprouvions, quel doit être celui qui nous assure la possession d' un coeur, d' une âme, d' un être libre, indépendant, et qui se donne volontairement en échange du plaisir de posséder en nous les mêmes avantages !

S' il est donc vrai, mon cher Aza, que le désir dominant de nos coeurs soit celui d' être honoré en général et chéri de quelqu' un en particulier, conçois-tu par quelle inconséquence les français peuvent espérer qu' une jeune femme accablée de l' indifférence offensante de son mari ne cherche pas à se soustraire à l' espèce d' anéantissement qu' on lui présente sous toutes sortes de formes ? Imagines-tu qu' on puisse lui proposer de ne tenir à rien dans l' âge où les prétentions vont au-delà du mérite ? Pourrais-tu comprendre sur quel fondement on exige d' elle la pratique des vertus dont les hommes se dispensent, en lui refusant les lumières et les principes nécessaires pour les pratiquer ? Mais ce qui se conçoit encore moins, c' est que les parens et les maris se plaignent réciproquement

p174

du mépris qu' on a pour leurs femmes et leurs filles, et qu' ils en perpétuent la cause de race en race avec l' ignorance, l' incapacité et la mauvaise éducation.

ô mon cher Aza ! Que les vices brillans d' une nation d' ailleurs si séduisante ne nous dégoûtent point de la naïve simplicité de nos moeurs.

N' oublions jamais, toi, l' obligation où tu es d' être mon exemple, mon guide et mon soutien dans le chemin de la vertu, et moi, celle où je suis de conserver ton estime et ton amour en imitant mon modèle.

LETTRE 35

Nos visites et nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvaient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse j' ai passée hier ! Combien les nouvelles obligations que j' ai à Détéville et à sa soeur me sont agréables ! Mais combien elles me

seront chères quand je pourrai les partager avec toi !

p175

Après deux jours de repos, nous partîmes hier matin de Paris, Céline, son frère, son mari et moi, pour aller, disait-elle, rendre une visite à la meilleure de ses amies. Le voyage ne fut pas long ; nous arrivâmes de très-bonne heure à une maison de campagne dont la situation et les approches me parurent admirables ; mais ce qui m' étonna en y entrant, fut d' en trouver toutes les portes ouvertes, et de n' y rencontrer personne. Cette maison, trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cacher le monde qui aurait dû l' habiter, me paraissait un enchantement. Cette pensée me divertit ; je demandai à Céline si nous étions chez une de ces fées dont elle m' avait fait lire les histoires, où la maîtresse du logis était invisible, ainsi que les domestiques.

Vous la verrez, me répondit-elle ; mais, comme des affaires importantes l' appellent ailleurs pour toute la journée, elle m' a chargée de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant son absence. Mais, avant toutes choses, ajouta-t-elle, il faut que vous signiez le consentement que vous donnez sans doute à cette proposition. Ah ! Volontiers, lui dis-je en me prêtant à la plaisanterie. Je n' eus pas plus tôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vêtu de noir, qui tenait une écriture et du papier déjà écrit ; il me

p176

le présenta, et j' y plaçai mon nom où l' on voulut. Dans l' instant même parut un autre homme d' assez bonne mine, qui nous invita, selon la coutume, de passer avec lui dans l' endroit où l' on mange. Nous y trouvâmes une table servie avec autant de propreté que de magnificence ; à peine étions-nous assis, qu' une musique charmante se fit entendre dans la chambre voisine ; rien ne manquait de tout ce qui peut rendre un repas agréable. Détéville même semblait avoir oublié son chagrin pour nous exciter à la joie : il me parlait en mille manières de ses sentimens pour moi, mais toujours d' un ton flatteur, sans plainte ni reproche.

Le jour était serein ; d' un commun accord nous résolûmes de nous promener en sortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maison ne semblait le promettre. L' art et la symétrie ne s' y faisaient admirer que pour rendre plus touchans les charmes de la simple nature.

Nous bornâmes notre course dans un bois qui termine ce beau jardin ; assis tous quatre sur un gazon délicieux, nous vîmes venir à nous, d' un côté, une troupe de paysans vêtus proprement à leur manière, précédés de quelques instrumens de musique ; et de l' autre, une troupe de jeunes

p177

filles vêtues de blanc, la tête ornée de fleurs champêtres, qui chantaient d' une façon rustique, mais mélodieuse, des chansons où j' entendis avec surprise que mon nom était souvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort lorsque, les deux troupes nous ayant joints, je vis l' homme le plus apparent quitter la sienne, mettre un genou en terre, et me présenter dans un grand bassin plusieurs clefs, avec un compliment que mon trouble m' empêcha de bien entendre ; je compris seulement qu' étant le chef des villageois de la contrée, il venait me rendre hommage en qualité de leur souveraine, et me présenter les clefs de la maison, dont j' étais aussi la maîtresse.

Dès qu' il eut fini sa harangue, il se leva pour faire place à la plus jolie d' entre les jeunes filles. Elle vint me présenter une gerbe de fleurs ornée de rubans, qu' elle accompagna aussi d' un petit discours à ma louange, dont elle s' acquitta de bonne grâce.

J' étais trop confuse, mon cher Aza, pour répondre à des éloges que je méritais si peu. D' ailleurs tout ce qui se passait avait un ton si approchant de celui de la vérité, que dans bien des momens je ne pouvais me défendre de croire ce que néanmoins je trouvais incroyable. Cette pensée en produisit une infinité d' autres : mon esprit

p178

était tellement occupé, qu' il me fut impossible de proférer une parole : si ma confusion était divertissante pour la compagnie, elle était si

embarrassante pour moi, que Déterville en fut touché. Il fit un signe à sa soeur ; elle se leva après avoir donné quelques pièces d' or aux paysans et aux jeunes filles, en leur disant que c' étaient les prémices de mes bontés pour eux : elle me proposa de faire un tour de promenade dans le bois ; je la suivis avec plaisir, comptant bien lui faire des reproches de l' embarras où elle m' avait mise ; mais je n' en eus pas le temps. à peine avions-nous fait quelques pas qu' elle s' arrêta, et me regardant avec une mine riante : avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée contre nous, et que vous le serez bien davantage si je vous dis qu' il est très-vrai que cette terre et cette maison vous appartiennent.

à moi ? M' écriai-je : ah ! Céline, est-ce là ce que vous m' aviez promis ? Vous poussez trop loin l' outrage ou la plaisanterie. Attendez, me dit-elle plus sérieusement : si mon frère avait disposé de quelque partie de vos trésors pour en faire l' acquisition, et qu' au lieu des ennuyeuses formalités dont il s' est chargé, il ne vous eût réservé que la surprise, nous haïriez-vous bien fort ? Ne pourriez-vous nous pardonner de vous avoir procuré

p179

à tout évènement une demeure telle que vous avez paru l' aimer, et de vous avoir assuré une vie indépendante ? Vous avez signé ce matin l' acte authentique qui vous met en possession de l' une et l' autre. Grondez-nous à présent tant qu' il vous plaira, ajouta-t-elle en riant, si rien de tout cela ne vous est agréable.

Ah ! Mon aimable amie ! M' écriai-je en me jetant dans ses bras, je sens trop vivement des soins si généreux pour vous exprimer ma reconnaissance. Il ne me fut possible de prononcer que ce peu de mots ; j' avais senti d' abord l' importance d' un tel service. Touchée, attendrie, transportée de joie en pensant au plaisir que j' aurais à te consacrer cette charmante demeure, la multitude de mes sentimens en étouffait l' expression. Je faisais à Céline des caresses qu' elle me rendait avec la même tendresse ; et, après m' avoir donné le temps de me remettre, nous allâmes retrouver son frère et son mari.

Un nouveau trouble me saisit en abordant Déterville, et jeta un nouvel embarras dans mes expressions ; je lui tendis la main ; il la baisa sans proférer une parole, et se détourna pour cacher des larmes

qu' il ne put retenir, et que je pris pour des signes de la satisfaction qu' il avait de me voir si contente ; j' en fus attendrie jusqu' à en

p180

verser aussi quelques-unes. Le mari de Céline, moins intéressé que nous à ce qui se passait, remit bientôt la conversation sur le ton de plaisanterie ; il me fit des compliments sur ma nouvelle dignité, et nous engagea à retourner à la maison, pour en examiner, disait-il, les défauts, et faire voir à Déterville que son goût n' était pas aussi sûr qu' il s' en flattait.

Te l' avouerai-je, mon cher Aza ? Tout ce qui s' offrit à mon passage me parut prendre une nouvelle forme ; les fleurs me semblaient plus belles, les arbres plus verts, la symétrie des jardins mieux ordonnée. Je trouvai la maison plus riante, les meubles plus riches ; les moindres bagatelles m' étaient devenues intéressantes.

Je parcourus les appartemens dans une ivresse de joie qui ne me permettait pas de rien examiner. Le seul endroit où je m' arrêtai fut une assez grande chambre entourée d' un grillage d' or légèrement travaillé, qui renfermait une infinité de livres de toutes couleurs, de toutes formes, et d' une propreté admirable ; j' étais dans un tel enchantement, que je croyais ne pouvoir les quitter sans les avoir tous lus. Céline m' en arracha, en me faisant souvenir d' une clef d' or que Déterville m' avait remise. Je m' en servis pour ouvrir précipitamment une porte que l' on me montra, et je

p181

restai immobile à la vue des magnificences qu' elle renfermait.

C' était un cabinet tout brillant de glaces et de peintures : les lambris, à fond vert, ornés de figures extrêmement bien dessinées, imitaient une partie des jeux et des cérémonies de la ville du soleil, tels à peu près que je les avais dépeints à Déterville.

On y voyait nos vierges représentées en mille endroits avec le même habillement que je portais en arrivant en France ; on disait même qu' elles me ressemblaient.

Les ornemens du temple que j' avais laissés dans

la maison religieuse, soutenus par des pyramides dorées, ornaient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du soleil, suspendue au milieu d' un plafond peint des plus belles couleurs du ciel, achevait par son éclat d' embellir cette charmante solitude ; et des meubles commodes, assortis aux peintures, la rendaient délicieuse. Déterville, profitant du silence où me retenaient ma surprise, ma joie et mon admiration, me dit en s' approchant de moi : vous pourrez vous apercevoir, belle Zilia, que la chaise d' or ne se trouve point dans ce nouveau temple du soleil ; un pouvoir magique l' a transformée en maison, en jardin, en terres. Si je n' ai pas employé ma propre

p182

science à cette métamorphose, ce n' a pas été sans regret ; mais il a fallu respecter votre délicatesse. Voici, me dit-il en ouvrant une petite armoire pratiquée adroitement dans le mur, voici les débris de l' opération magique. En même temps il me fit voir une cassette remplie de pièces d' or à l' usage de France. Ceci, vous le savez, continua-t-il, n' est pas ce qui est le moins nécessaire parmi nous : j' ai cru devoir vous en conserver une petite provision. Je commençais à lui témoigner ma vive reconnaissance et l' admiration que me causaient des soins si prévenans, quand Céline m' interrompit, et m' entraîna dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux aussi, me dit-elle, vous faire voir la puissance de mon art. On ouvrit de grandes armoires remplies d' étoffes admirables, de linge, d' ajustemens, enfin de tout ce qui est à l' usage des femmes, avec une telle abondance, que je ne pus m' empêcher d' en rire et de demander à Céline combien d' années elle voulait que je vécusse pour employer tant de belles choses. Autant que nous en vivrons mon frère et moi, me répondit-elle : et moi, repris-je, je désire que vous viviez l' un et l' autre autant que je vous aimerai, et vous ne mourrez pas les premiers. En achevant ces mots nous retournâmes dans

p183

le temple du soleil : c' est ainsi qu' ils nommèrent le merveilleux cabinet. J' eus enfin la liberté de

parler ; j' exprimai comme je le sentais les sentimens dont j' étais pénétrée. Quelle bonté ! Que de vertus dans les procédés du frère et de la soeur ! Nous passâmes le reste du jour dans les délices de la confiance et de l' amitié ; je leur fis les honneurs du souper encore plus gaîment que je n' avais fait ceux du dîner. J' ordonnais librement à des domestiques que je savais être à moi ; je badinais sur mon autorité et mon opulence ; je fis tout ce qui dépendait de moi pour rendre agréables à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

Je crus cependant m' apercevoir qu' à mesure que le temps s' écoulait Déterville retombait dans sa mélancolie, et même qu' il échappait de temps en temps des larmes à Céline ; mais l' un et l' autre reprenaient si promptement un air serein, que je crus m' être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouir quelques jours avec moi du bonheur qu' ils me procuraient : je ne pus l' obtenir. Nous sommes revenus cette nuit, en nous promettant de retourner incessamment dans mon palais enchanté.

ô mon cher Aza ! Quelle sera ma félicité quand je pourrai l' habiter avec toi !

p184

LETTRE 36

La tristesse de Déterville et de sa soeur, mon cher Aza, n' a fait qu' augmenter depuis notre retour de mon palais enchanté : ils me sont trop chers l' un et l' autre pour ne m' être pas empressée à leur en demander le motif ; mais, voyant qu' ils s' obstinaient à me le taire, je n' ai plus douté que quelque nouveau malheur n' ait traversé ton voyage, et bientôt mon inquiétude a surpassé leur chagrin. Je n' en ai pas dissimulé la cause, et mes amis ne l' ont pas laissée durer long-temps. Déterville m' a avoué qu' il avait résolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin de me surprendre ; mais que mon inquiétude lui faisait abandonner son dessein. En effet, il m' a montré une lettre du guide qu' il t' a fait donner, et, par le calcul du temps et du lieu où elle a été écrite, il m' a fait comprendre que tu peux être ici aujourd' hui, demain, dans ce moment même ; enfin qu' il n' y a plus de temps à mesurer jusqu' à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette première confidence faite, Déterville n' a

p185

plus hésité de me dire tout le reste de ses arrangemens. Il m' a fait voir l' appartement qu' il te destine : tu logeras ici jusqu' à ce qu' unis ensemble, la décence nous permette d' habiter mon délicieux château. Je ne te perdrai plus de vue, rien ne nous séparera ; Déterville a pourvu à tout, et m' a convaincue plus que jamais de l' excès de sa générosité.

Après cet éclaircissement, je ne cherche plus d' autre cause à la tristesse qui le dévore que ta prochaine arrivée. Je le plains : je compatis à sa douleur : je lui souhaite un bonheur qui ne dépende point de mes sentimens, et qui soit une digne récompense de sa vertu.

Je dissimule même une partie des transports de ma joie pour ne pas irriter sa peine : c' est tout ce que je puis faire ; mais je suis trop occupée de mon bonheur pour le renfermer entièrement : ainsi, quoique je te croie fort près de moi, que je tressaille au moindre bruit, que j' interrompe ma lettre presque à chaque mot pour courir à la fenêtre, je ne laisse pas de continuer à t' écrire ; il faut ce soulagement au transport de mon coeur.

Tu es plus près de moi, il est vrai ; mais ton absence en est-elle moins réelle que si les mers nous séparaient encore ? Je ne te vois point, tu ne peux m' entendre : pourquoi cesserais-je de m' entretenir

p186

avec toi de la seule façon dont je puis le faire ? Encore un moment, et je te verrai ; mais ce moment n' existe point. Eh ! Puis-je mieux employer ce qui me reste de ton absence qu' en te peignant la vivacité de ma tendresse ? Hélas ! Tu l' as vue toujours gémissante. Que ce temps est loin de moi ! Avec quel transport il sera effacé de mon souvenir ! Aza, cher Aza ! Que ce nom est doux ! Bientôt je ne t' appellerai plus en vain ; tu m' entendras, tu voleras à ma voix : les plus tendres expressions de mon coeur seront la récompense de ton empressement...

LETTRE 37

au chevalier Déterville, à Malte.
Avez-vous pu, monsieur, prévoir sans remords
le chagrin mortel que vous deviez joindre au
bonheur que vous me prépariez ? Comment avez-vous
eu la cruauté de faire précéder votre départ par
des circonstances si agréables, par des motifs de
reconnaissance si pressans, à moins que ce ne fût

p187

pour me rendre plus sensible à votre désespoir et
à votre absence ? Comblée, il y a deux jours, des
douceurs de l' amitié, j' en éprouve aujourd' hui les
peines les plus amères.

Céline, tout affligée qu' elle est, n' a que trop
bien exécuté vos ordres. Elle m' a présenté Aza
d' une main, et de l' autre votre cruelle lettre. Au
comble de mes vœux, la douleur s' est fait sentir
dans mon âme ; en retrouvant l' objet de ma tendresse,
je n' ai point oublié que je perdais celui de
tous mes autres sentimens. Ah ! Déterville, que
pour cette fois votre bonté est inhumaine ! Mais
n' espérez pas exécuter jusqu' à la fin vos injustes
résolutions. Non, la mer ne vous séparera pas à
jamais de tout ce qui vous est cher ; vous
entendrez prononcer mon nom, vous recevrez mes
lettres, vous écouterez mes prières ; le sang et
l' amitié reprendront leurs droits sur votre coeur ;
vous vous rendrez à une famille à laquelle je suis
responsable de votre perte.

Quoi ! Pour récompense de tant de bienfaits,
j' empoisonnerais vos jours et ceux de votre soeur !
Je romprais une si tendre union ! Je porterais le
désespoir dans vos coeurs, même en jouissant
encore des effets de vos bontés ! Non, ne le croyez
pas : je ne me vois qu' avec horreur dans une
maison que je remplis de deuil ; je reconnais vos
soins

p188

au bon traitement que je reçois de Céline au
moment même où je lui pardonnerais de me haïr ;
mais, quels qu' ils soient, j' y renonce, et je
m' éloigne pour jamais des lieux que je ne puis
souffrir, si vous n' y revenez. Mais que vous êtes
aveugle, Déterville ! Quelle erreur vous entraîne
dans un dessein si contraire à vos vues ? Vous

vouliez me rendre heureuse, vous ne me rendez que coupable ; vous vouliez sécher mes larmes, vous les faites couler, et vous perdez par votre éloignement le fruit de votre sacrifice.

Hélas ! Peut-être n' auriez-vous trouvé que trop de douceur dans cette entrevue que vous avez crue si redoutable pour vous ? Cet Aza, l' objet de tant d' amour, n' est plus le même Aza que je vous ai peint avec des couleurs si tendres. Le froid de son abord, l' éloge des espagnols, dont cent fois il a interrompu les doux épanchemens de mon âme, l' indifférence offensante avec laquelle il se propose de ne faire en France qu' un séjour de peu de durée, la curiosité qui l' entraîne loin de moi à ce moment même, tout me fait craindre des maux dont mon coeur frémit. Ah, Déterville ! Peut-être ne serez-vous pas long-temps le plus malheureux !

Si la pitié de vous-même ne peut rien sur vous, que les devoirs de l' amitié vous ramènent ; elle

p189

est le seul asile de l' amour infortuné. Si les maux que je redoute allaient m' accabler, quels reproches n' auriez-vous pas à vous faire ! Si vous m' abandonnez, où trouverai-je des coeurs sensibles à mes peines ? La générosité, jusqu' ici la plus forte de vos passions, céderait-elle à l' amour mécontent ? Non, je ne puis le croire ; cette faiblesse serait indigne de vous ; vous êtes incapable de vous y livrer : mais venez m' en convaincre, si vous aimez votre gloire et mon repos.

LETTRE 38

Au chevalier Déterville, à Malte.

Si vous n' étiez pas la plus noble des créatures, monsieur, je serais la plus humiliée ; si vous n' aviez l' âme la plus humaine, le coeur le plus compatissant, serait-ce à vous que je ferais l' aveu de ma honte et de mon désespoir ? Mais, hélas ! Que me reste-t-il à craindre ? Qu' ai-je à ménager ? Tout est perdu pour moi !

Ce n' est plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma patrie, que je regrette ; ce ne sont

p190

plus les inquiétudes d' une tendresse innocente
qui m' arrachent des pleurs : c' est la bonne foi
violée, c' est l' amour méprisé, qui déchirent mon
âme. Aza est infidèle !

Aza infidèle ! Que ces funestes mots ont de
pouvoir sur mon âme... mon sang se glace...
un torrent de larmes...

j' appris des espagnols à connaître les malheurs ;
mais le dernier de leurs coups est le plus sensible :
ce sont eux qui m' enlèvent le coeur d' Aza ; c' est
leur cruelle religion qui autorise le crime qu' il
commet ; elle approuve, elle ordonne l' infidélité,
la perfidie, l' ingratitude ; mais elle défend l' amour
de ses proches. Si j' étais étrangère, inconnue,
Aza pourrait m' aimer : unis par les liens du sang,
il doit m' abandonner, m' ôter la vie sans honte,
sans regret, sans remords.

Hélas ! Toute bizarre qu' est cette religion, s' il
n' avait fallu que l' embrasser pour retrouver le bien
qu' elle m' arrache, j' aurais soumis mon esprit à
ses illusions. Dans l' amertume de mon âme, j' ai
demandé d' être instruite ; mes pleurs n' ont point
été écoutés. Je ne puis être admise dans une
société si pure sans abandonner le motif qui me
détermine, sans renoncer à ma tendresse,
c' est-à-dire sans changer mon existence.
Je l' avoue, cette extrême sévérité me frappe

p191

autant qu' elle me révolte : je ne puis refuser une
sorte de vénération à des lois qui, dans toute autre
chose, me paraissent si pures et si sages ; mais
est-il en mon pouvoir de les adopter ? Et quand
je les adopterais, quel avantage m' en
reviendrait-il ? Aza ne m' aime plus ! Ah !

Malheureuse ! ...

le cruel Aza n' a conservé de la candeur de nos
moeurs que le respect pour la vérité, dont il fait
un si funeste usage. Séduit par les charmes d' une
jeune espagnole, prêt à s' unir à elle, il n' a
consenti à venir en France que pour se dégager de
la foi qu' il m' avait jurée ; que pour ne me laisser
aucun doute sur ses sentimens ; que pour me
rendre une liberté que je déteste ; que pour m' ôter
la vie.

Oui, c' est en vain qu' il me rend à moi-même ;
mon coeur est à lui, il y sera jusqu' à la mort.
Ma vie lui appartient : qu' il me la ravisse, et
qu' il m' aime.

Vous saviez mon malheur ; pourquoi ne me

l'avez-vous éclairci qu' à demi ? Pourquoi ne me laissâtes-vous entrevoir que des soupçons qui me rendirent injuste à votre égard ? Et pourquoi vous en fais-je un crime ? Je ne vous aurais pas cru ; aveugle, prévenue, j' aurais été moi-même au-devant de ma funeste destinée, j' aurais conduit sa victime à ma rivale, je serais à présent...

p192

ô dieux ! Sauvez-moi cette horrible image... Déterville, trop généreux ami ! Suis-je digne d' être écoutée ? Oubliez mon injustice ; plaignez une malheureuse dont l' estime pour vous est encore au-dessus de sa faiblesse pour un ingrat.

LETTRE 39

Au chevalier Déterville, à Malte.
Puisque vous vous plaignez de moi, monsieur, vous ignorez l' état dont les cruels soins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurais-je écrit ? Je ne pensais plus. S' il m' était resté quelque sentiment, sans doute la confiance en vous en eût été un ; mais, environnée des ombres de la mort, le sang glacé dans les veines, j' ai long-temps ignoré ma propre existence ; j' avais oublié jusqu' à mon malheur. Ah, dieux ! Pourquoi, en me rappelant à la vie, m' a-t-on rappelée à ce funeste souvenir !
Il est parti ! Je ne le verrai plus ! Il me fuit, il ne m' aime plus ! Il me l' a dit : tout est fini pour moi. Il prend une autre épouse, il m' abandonne ;

p193

l' honneur l' y condamne. Eh bien, cruel Aza, puisque le fantastique honneur de l' Europe a des charmes pour toi, que n' imitais-tu aussi l' art qui l' accompagne ?
Heureuses françaises ! On vous trahit ; mais vous jouissez long-temps d' une erreur qui ferait à présent tout mon bien. La dissimulation vous prépare un coup mortel qui me tue. Funeste sincérité de ma nation, vous pouvez donc cesser d' être une vertu ! Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes quand l' occasion le veut !
Tu m' as vue à tes pieds, barbare Aza ; tu les

as vus baignés de mes larmes, et ta fuite...
moment horrible ! Pourquoi ton souvenir ne
m' arrache-t-il pas la vie ?
Si mon corps n' eût succombé sous l' effort de
la douleur, Aza ne triompherait pas de ma
faiblesse... tu ne serais pas parti seul ! Je te
suivrais, ingrat ; je te verrais, je mourrais du moins
à tes yeux.
Déterville ! Quelle faiblesse fatale vous a éloigné
de moi ? Vous m' eussiez secourue ; ce que n' a pu
faire le désordre de mon désespoir, votre raison,
capable de persuader, l' aurait obtenu ; peut-être
Aza serait encore ici. Mais, déjà arrivé en Espagne,
au comble de ses vœux... regrets inutiles !
Désespoir infructueux ! ... douleur, accable-moi.

p194

Ne cherchez point, monsieur, à surmonter les
obstacles qui vous retiennent à Malte pour revenir
ici. Qu' y feriez-vous ? Fuyez une malheureuse qui
ne sent plus les bontés que l' on a pour elle, qui
s' en fait un supplice, qui ne veut que mourir.

LETTRE 40

Rassurez-vous, trop généreux ami, je n' ai pas
voulu vous écrire que mes jours ne fussent en
sûreté, et que, moins agitée, je ne puisse calmer
vos inquiétudes. Je vis ; le destin le veut, je me
soumets à ses lois.
Les soins de votre aimable soeur m' ont rendu
la santé, quelques retours de raison l' ont
soutenue. La certitude que mon malheur est sans
remède a fait le reste. Je sais qu' Aza est arrivé en
Espagne, que son crime est consommé. Ma douleur
n' est pas éteinte ; mais la cause n' est plus
digne de mes regrets : s' il en reste dans mon coeur,
ils ne sont dus qu' aux peines que je vous ai
causées, qu' à mes erreurs, qu' à l' égarement de ma
raison.

p195

Hélas ! à mesure qu' elle m' éclaire je découvre
son impuissance : que peut-elle sur une âme
désolée ? L' excès de la douleur nous rend la
faiblesse de notre premier âge. Ainsi que dans

l' enfance, les objets seuls ont du pouvoir sur nous ; il semble que la vue soit le seul de nos sens qui ait une communication intime avec notre âme. J' en ai fait une cruelle expérience.

En sortant de la longue et accablante léthargie où me plongea le départ d' Aza, le premier désir que m' inspira la nature fut de me retirer dans la solitude que je dois à votre prévoyante bonté : ce ne fut pas sans peine que j' obtins de Céline la permission de m' y faire conduire. J' y trouve des secours contre le désespoir que le monde et l' amitié même ne m' auraient jamais fournis. Dans la maison de votre soeur, ses discours consolans ne pouvaient prévaloir sur les objets qui me retraçaient sans cesse la perfidie d' Aza.

La porte par laquelle Céline l' amena dans ma chambre le jour de votre départ et de son arrivée ; le siège sur lequel il s' assit ; la place où il m' annonça mon malheur, où il me rendit mes lettres, jusqu' à son ombre effacée d' un lambris où je l' avais vue se former, tout faisait chaque jour de nouvelles plaies à mon coeur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées

p196

agréables que j' y reçus à la première vue ; je n' y retrouve que l' image de votre amitié et de celle de votre aimable soeur.

Si le souvenir d' Aza se présente à mon esprit, c' est sous le même aspect où je le voyais alors. Je crois y attendre son arrivée. Je me prête à cette illusion autant qu' elle m' est agréable ; si elle me quitte, je prends des livres. Je lis d' abord avec effort ; insensiblement de nouvelles idées enveloppent l' affreuse vérité renfermée au fond de mon coeur, et donnent à la fin quelque relâche à ma tristesse.

L' avouerai-je ? Les douceurs de la liberté se présentent quelquefois à mon imagination ; je les écoute. Environnée d' objets agréables, leur propriété a des charmes que je m' efforce de goûter : de bonne foi avec moi-même, je compte peu sur ma raison. Je me prête à mes faiblesses ; je ne combats celles de mon coeur qu' en cédant à celles de mon esprit. Les maladies de l' âme ne souffrent pas les remèdes violens.

Peut-être la fastueuse décence de votre nation ne permet-elle pas à mon âge l' indépendance et la solitude où je vis ; du moins, toutes les fois que Céline me vient voir, veut-elle me le persuader ; mais elle ne m' a pas encore donné d' assez fortes

raisons pour m' en convaincre : la véritable décence

p197

est dans mon coeur. Ce n' est point au simulacre de la vertu que je rends hommage, c' est à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge et pour guide de mes actions. Je lui consacre ma vie, et mon coeur à l' amitié. Hélas ! Quand y régnera-t-elle sans partage et sans retour ?

LETTRE 41

Au chevalier Déterville, à Paris.

Je reçois presque en même temps, monsieur, la nouvelle de votre départ de Malte et celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaisir que je me fasse de vous revoir, il ne peut surmonter le chagrin que me cause le billet que vous m' écrivez en arrivant.

Quoi ! Déterville, après avoir pris sur vous de dissimuler vos sentimens dans toutes vos lettres, après m' avoir donné lieu d' espérer que je n' aurais plus à combattre une passion qui m' afflige, vous vous livrez plus que jamais à sa violence ! à quoi bon affecter une déférence que vous

p198

démentez au même instant ? Vous me demandez la permission de me voir, vous m' assurez d' une soumission aveugle à mes volontés, et vous vous efforcez de me convaincre des sentimens qui y sont le plus opposés, qui m' offensent, enfin que je n' approuverai jamais.

Mais puisqu' un faux espoir vous séduit, puisque vous abusez de ma confiance et de l' état de mon âme, il faut donc vous dire quelles sont mes résolutions, plus inébranlables que les vôtres. C' est en vain que vous vous flattez de faire prendre à mon coeur de nouvelles chaînes. Ma bonne foi trahie ne dégage pas mes sermens ; plutôt au ciel qu' elle me fît oublier l' ingrat ! Mais quand je l' oublierais, fidèle à moi-même, je ne serai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher ; ses droits sur moi n' en sont pas moins sacrés : je ne puis guérir de ma passion, mais je n' en aurai jamais que pour lui : tout ce

que l' amitié inspire de sentimens est à vous ; vous ne les partagerez avec personne ; je vous les dois ; je vous les promets ; j' y serai fidèle : vous jouirez au même degré de ma confiance et de ma sincérité ; l' une et l' autre seront sans bornes. Tout ce que l' amour a développé dans mon coeur de sentimens vifs et délicats tournera au profit de l' amitié. Je vous laisserai voir avec une égale franchise

p199

le regret de n' être point née en France et mon penchant invincible pour Aza ; le désir que j' aurais de vous devoir l' avantage de penser, et mon éternelle reconnaissance pour celui qui me l' a procuré. Nous lirons dans nos âmes : la confiance sait aussi-bien que l' amour donner de la rapidité au temps. Il est mille moyens de rendre l' amitié intéressante et d' en chasser l' ennui. Vous me donnerez quelque connaissance de vos sciences et de vos arts ; vous goûterez le plaisir de la supériorité ; je la reprendrai en développant dans votre coeur des vertus que vous n' y connaissez pas. Vous ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant, vous jouirez de votre ouvrage ; je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la simple amitié, et je me trouverai heureuse d' y réussir. Céline, en nous partageant sa tendresse, répandra dans nos entretiens la gaîté qui pourrait y manquer : que nous restera-t-il à désirer ? Vous craignez en vain que la solitude n' altère ma santé. Croyez-moi, Déterville, elle ne devient jamais dangereuse que par l' oisiveté. Toujours occupée, je saurai me faire des plaisirs nouveaux de tout ce que l' habitude rend insipide. Sans approfondir les secrets de la nature, le simple examen de ses merveilles n' est-il pas suffisant

p200

pour varier et renouveler sans cesse des occupations toujours agréables ? La vie suffit-elle pour acquérir une connaissance non-seulement légère, mais intéressante, de l' univers, de ce qui m' environne, de ma propre existence ? Le plaisir d' être, ce plaisir oublié, ignoré même de tant d' aveugles humains ; cette pensée si douce,

ce bonheur si pur, *je suis, je vis, j' existe* ,
pourrait seul rendre heureux, si l' on s' en souvenait,
si l' on en jouissait, si l' on en connaissait le prix.
Venez, Détéville, venez apprendre de moi à
économiser les ressources de notre âme et les
bienfaits de la nature. Renoncez aux sentimens
tumultueux, destructeurs imperceptibles de notre être ;
venez apprendre à connaître les plaisirs innocens
et durables ; venez en jouir avec moi ; vous trouverez
dans mon coeur, dans mon amitié, dans mes sentimens
tout ce qui peut vous dédommager de l' amour.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)